6 Fre 21641, 1.

LA BISARRERIE DE LA FORTUNE,

OU

LE JEUNE PHILOSOPHE,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTE EN PROSE.

PAR J. M. LOAISEL TRÉOGATE.

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois, à Paris, ce 14 Mai 1793.

A PARIS,

CHEZ CORDIER, rue & maiſon de Sorbonne N°. 382.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

GEORGES.

DU TAILLIS, *Garde de la forêt.*

ROSETTE, *fille de Du Taillis.*

CHAMPAGNE, *Aubergiſte.*

M. DUPRÉ, *Notaire.*

UN NATURALISTE.

MAD. ROBERT, *Bourgeoiſe, veuve de 28 à 30 ans.*

GUILLOT, *Garçon d'auberge.*

UN BRIGADIER *de Gendarmerie.*

UN CAVALIER *de Gendarmerie.*

PLUSIEURS CAVALIERS.

Le Théâtre repréſente la place d'un village : à droite, ſur le devant de la ſcene, eſt une auberge, avec une enſeigne. Plus loin, ſont des arbres, des chaumieres. A gauche, auſſi ſur le devant de la ſcene, eſt une maiſon bourgeoiſe de quelque apparence. Le fond du Théâtre au goût de l'artiſte.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DU TAILLIS, MADAME. ROBERT.

(Ils sortent de chez madame Robert.)

DU TAILLIS.

VOILA votre dernier mot, madame Robert ?

MAD. ROBERT.

Assurément.

DU TAILLIS.

C'est une indignité !

MAD. ROBERT.

Je n'en donnerois pas une obole de plus. Je vais revenir ; faites vos réflexions. *(Elle sort pour aller dans le village).*

SCENE II.

DU TAILLIS, ROSETTE.

DU TAILLIS.

ELLES sont toutes faites. Vous ne l'aurez, ma foi, pas. Oh ! quelle femme ! quelle femme !

ROSETTE *arrivant.*

Qu'avez-vous donc, mon pere ?

DU TAILLIS.

M'offrir vingt sols d'un lievre superbe !

ROSETTE.

Qui ?

DU TAILLIS.

D'un lievre digne d'être servi à la table d'un général. Regarde-le ; est-il beau ?

ROSETTE.

Mais qui donc, mon pere, vous en offre si peu d'argent ?

DU TAILLIS.

Eh parbleu ! madame Robert, la veuve de l'ancien régisseur du château.

ROSETTE.

Vingt sous d'un lievre ! oh ! c'est conscience ! il est vrai qu'elle est aussi avare que riche, cette madame Robert ! Ce n'est pas comme M. Dupré, le notaire !

DU TAILLIS.

Ah ! c'est un homme juste, celui-là !

ROSETTE.

Il ne retient pas le salaire aux pauvres gens, lui !

DU TAILLIS.

Bien au contraire ; il paye généreusement ceux qu'il fait travailler : je dois le savoir ; je le fournis de gibier depuis trois ans qu'il est établi dans le village.

ROSETTE.

A propos de M. Dupré, un voyageur qui passoit vient de déposer

chez lui une somme considérable, & est reparti tout de suite. C'est pour quelqu'un du pays, dit-on ; savez-vous cela, mon pere ?

DU TAILLIS.

Non. Quel homme étoit-ce que ce voyageur ?

ROSETTE.

Je l'ai vu passer sur cette place ; il étoit monté sur un cheval bien maigre ; il avoit un mauvais habit noir, l'air assez misérable.

DU TAILLIS.

Être pauvre, & remettre fidelement une grosse somme ! faut que ce soit un bien honnête homme !

ROSETTE.

Rentrez-vous à la maison, mon pere ?

DU TAILLIS.

Non. Je passe la nuit dans la forêt.

ROSETTE *avec intérêt.*

Vous ne vous reposez point ; mon pere ; cela me chagrine ; vous devriez vous ménager davantage.

DU TAILLIS.

Faut faire son devoir, mon enfant. Je suis garde de la forêt, depuis plusieurs jours, il s'y commet beaucoup de vols, beaucoup de brigandages ; je dois redoubler de vigilance, & faire prendre, s'il se peut, tous les coquins qui empêchent les braves gens des voyager en sûreté.

ROSETTE.

Il n'est pas nuit encore ; venez au moins souper au logis.

DU TAILLIS.

Je n'ai pas faim. Je vais boire un coup dans cette auberge. Demain, à la pointe du jour, tu m'apporteras mon déjeûner sous le gros arbre dans la forêt : entends-tu, ma fille ?

ROSETTE.

Oui, mon pere. (*Champagne parle dans la coulisse.*)

DU TAILLIS.

Pourquoi te sauves-tu si vîte ?

ROSETTE.

C'est que j'entends la voix de M. Champagne.

DU TAILLIS.

Ton prétendu te fait peur ?

ROSETTE.

Tenez, mon pere, je ne serai jamais la femme de M. Champagne.

DU TAILLIS.

Écoute, Rosette, écoute : parle-moi sincerement. As-tu quelque inclination ?

ROSETTE.

Mon pere, vous pouvez lire dans mon cœur aussi bien que moi-même. Je n'aime personne, que vous.

DU TAILLIS.

Mon intention n'est pas de forcer ton penchant. Je n'ai point l'ame intéressée, tout le monde le sait ; mais je n'ai pas une obole à te donner en mariage, & M. Champagne dit avoir quelque chose. Songes-y, & réponds-lui : oui ou non.

ROSETTE.

Il vient. Je me sauve, mon pere, voilà ma réponse.

(*Elle sort avec la plus grande rapidité*).

SCENE III.

DU TAILLIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *appelant Rosette.*

MAMESELLE, mamesselle Rosette... Pourquoi fuit-elle, votre fille ?

DU TAILLIS.

Elle a des affaires. Pendant que je fais la chasse aux brigands & aux bêtes malfaisantes, faut bien qu'elle vaque aux soins du ménage.

CHAMPAGNE.

Ah ça, pere Du Taillis, vous vous souvenez de notre derniere conversation ?

DU TAILLIS.

Très-bien, M. Champagne.

CHAMPAGNE.

Outre le mobilier de là-dedans que je viens d'acquérir, en louant cette auberge, il me reste quelque argent comptant. Votre fille n'a rien, de votre aveu ; je ne demande point de dot, je vous l'ai dit ; d'après cela, il n'est pas douteux qu'elle ne réponde à mes bonnes intentions pour elle.

DU TAILLIS.

L'avez-vous entretenue de vos sentimens ?

CHAMPAGNE.

Oui, je lui en ai parlé.

DU TAILLIS.

Que vous a-t-elle répondu ?

CHAMPAGNE.

Des choses flatteuses. Monsieur Champagne, m'a-t-elle dit avec un petit son de voix tout-à-fait gracieux, je vous suis obligée de votre recherche, mais je ne me sens aucun goût pour votre personne.

DU TAILLIS *riant.*

Vous êtes flatté d'une telle déclaration ?

CHAMPAGNE.

Sans doute. Si, comme on le prétend, une fille dit toujours le contraire de ce qu'elle pense, je dois conclure du discours de Rosette que ma personne ne lui déplaît pas.

DU TAILLIS.

Ce n'est pas mal l'entendre !

CHAMPAGNE.

Après tout, vous êtes son pere, je vous conviens ; partant, je dois lui convenir.

DU TAILLIS.

Ce n'est pas la même chose. Un pere ne voit pas toujours avec les yeux de sa fille.

CHAMPAGNE.

Non ; mais une fille ne doit voir qu'avec les yeux de ſon pere.

DU TAILLIS.

Je ne penſe pas comme vous ſur cet article. Au reſte, ma fille vous connoît à peine ; il n'y a que quinze jours que vous tenez cette auberge. Parvenez à lui plaire, décidez-la en votre faveur, j'y conſens bien volontiers ; mais il faut ſon aveu, je vous en avertis.

CHAMPAGNE.

Son aveu ! oh ! qu'à cela ne tienne ! encore une petite converſation avec votre fille, elle n'aura pas aſſez de voix, je vous jure, pour dire à qui voudra l'entendre, qu'elle raffole de moi.

DU TAILLIS.

Je ne demande pas mieux. A propos, & ce bon vin de Brie que vous attendiez ce matin ?

CHAMPAGNE.

Il eſt arrivé.

DU TAILLIS.

Il eſt arrivé, & vous ne dites mot ! ça n'eſt pas honnête, M. Champagne.

CHAMPAGNE.

Je deſcends à la cave.

DU TAILLIS.

A la bonne heure ! Allez chercher pinte, bonne meſure. Je vous ſuis. (*Il tire de ſa poche ſon briquet, ſa pipe & ſon tabac.*)

SCENE IV.

DU TAILLIS, GEORGES.

DU TAILLIS.

DU vin de Brie... (*Il bat le briquet.*) C'eſt un excellent conſommé, qu'un verre de ce vin-là ! Quand on va faire le guet toute une nuit, dans les bois, il eſt prudent de ſe reconforter l'eſtomac.

GEORGES.

Monſieur, pourriez-vous me dire, ſi c'eſt toujours ici la demeure de madame Robert ?

DU TAILLIS.

Oui, Monſieur, c'eſt là qu'elle loge, cette généreuſe perſonne.

GEORGES.

Elle eſt chez elle ?

DU TAILLIS *avec une ſorte d'humeur.*

Non. Elle vient d'aller dans le village... Elle va rentrer.

GEORGES.

Bon. Je vais l'attendre. Dites-moi un peu, monſieur, eſt-elle toujours veuve ?

DU TAILLIS.

Oui, monſieur.

GEORGES.

Je vous remercie.

DU TAILLIS *à part.*

ne connois pas ce visage-là.

GEORGES *à part.*

(*Avec enthousiasme.*) J'étois bien sur qu'elle me garderoit sa foi!

DU TAILLIS.

(*A part.*) Vient-il flairer les écus de la veuve? Il sera bien fin s'il y touche! (*Haut.*) Vous connoissez madame Robert, monsieur?

GEORGES.

Oui, monsieur, beaucoup.

DU TAILLIS.

Ma foi, je ne vous félicite pas d'une telle connoissance.

GEORGES.

Pour quelle raison?

DU TAILLIS.

Cette femme-là n'est bonne que pour elle.

GEORGES.

Vous la connoissez mal, mon cher monsieur.

DU TAILLIS.

C'est une avaricieuse. Tout le pays la connoît pour telle.

GEORGES.

Tout le pays se trompe.

DU TAILLIS.

Oh ben oui! témoin mon lievre, qu'elle vouloit m'acheter vingt sols, il n'y a qu'un moment. Oui, je le dis, je le repete: c'est une femme avare, sordide, dure au pauvre monde.

GEORGES.

Eh bien, moi, monsieur, je la crois aussi généreuse que sensible. Sans cela, je n'aurois pas franchi l'espace des mers, pour venir ici m'unir à elle par des nœuds indissolubles.

DU TAILLIS.

Vous venez de par-de-là les mers épouser madame Robert?

GEORGES.

Oui, monsieur.

DU TAILLIS.

Vous lui avez donc fait l'amour par lettres?

GEORGES.

Non. Ces lieux ont vu naître ma tendresse pour elle.

DU TAILLIS.

Je ne me souviens pas de vous y avoir jamais vu.

GEORGES.

Il y a dix ans que j'ai quitté cette terre chérie. Je suis fils d'un Laboureur du canton.

DU TAILLIS.

Ha, ha!

GEORGES.

J'avois seize ans, quand mon oncle, nommé à la cure de ce village, vint me tirer de la charrue, pour me prendre chez lui, & m'enseigner le latin.

DU TAILLIS.

Que peut-être il ne savoit gueres.

GEORGES.

C'eſt alors que madame Robert, âgée de dix-huit ans, devint veuve de monſieur Robert, régiſſeur de la terre voiſine. J'entrepris & j'eus le bonheur de calmer ſon chagrin. Il y avoit deux ans qu'elle me témoignoit beaucoup d'attachement, quand mon oncle mourut.

DU TAILLIS *cherchant dans ſa tête.*

D'apoplexie ?

GEORGES.

Juſtement.

DU TAILLIS.

Je l'ai ouï dire. (Car il n'y a que cinq ans que je ſuis garde de cette forêt.)

GEORGES.

Il ne me reſtoit que l'eſpoir d'épouser madame Robert, eſpoir qu'elle m'avoit donné plus d'une fois !

DU TAILLIS.

Vous aviez donc un coffre-fort ?

GEORGES.

Je n'avois que mon amour . . . Un jour que je la conjurois de combler mes vœux, elle me tint ce langage : » Georges (c'eſt » mon nom) tu as de l'eſprit & de l'intelligence ; mais tu n'es » rien encore ; un homme de mérite parvient rarement dans » ſon pays ; va chercher fortune dans quelque terre étrangere ; » reviens enſuite, reviens amoureux & fidele, alors je tiendrai » la promeſſe que je te fais en ce moment, de n'être jamais à » d'autre qu'à toi. »

DU TAILLIS.

Elle vouloit ſe débarraſſer de vous.

GEORGES *avec enthouſiaſme.*

Elle vouloit que je fuſſe plus digne d'elle.

DU TAILLIS.

Et vous partîtes ?

GEORGES.

Le deſir d'une maîtreſſe chérie eſt un ordre abſolu. Je partis ſur-le-champ. J'ai viſité une grande partie du globe. Enfin, après bien des événement & des revers, me voici de retour auprès de ma bien-aimée.

DU TAILLIS.

Avec des eſpeces, ſelon le vœu de madame Robert ?

GEORGES.

Non ; mais avec d'autres avantages qui diſpenſent de ceux de la fortune.

DU TAILLIS *en riant.*

Vous ignorez ſûrement, M. le voyageur, que madame Robert, bien que jeune encore, a refuſé nombre de prétendans, parce qu'aucun d'eux n'avoit aſſez de ça pour elle. (*Il fait le geſte de compter de l'argent*).

GEORGES.

C'eſt qu'elle m'attendoit.

DU TAILLIS.

DU TAILLIS.

Elle a pourtant bien l'air de n'attendre perſonne. Jamais elle n'a parlé de vous.

GEORGES *vivement.*

Ah ! je l'en aime davantage.

DU TAILLIS.

De ne point parler de vous ?

GEORGES.

Les ames délicates renferment leur tendreſſe, de peur de l'affoiblir en la laiſſant éclater.

DU TAILLIS.

La délicateſſe de madame Robert ! ha, ha, ha... Soit, je le veux bien, moi... Je vous ſouhaite bonne réuſſite. (*En s'en allant*). Cet homme ne manque pas de confiance. (*Il ſalue Georges, & entre dans le cabaret.*)

SCENE V.

GEORGES, MAD. ROBERT *retournant chez elle.*

GEORGES.

VOILA pourtant comme on juge des ſentimens les plus eſtimables ! Que vois-je ?.. Je ne me trompe point... c'eſt ſa taille, ſa tournure... oui, c'eſt elle. (*Vivement*). Madame Robert ?

MAD. ROBERT.

Qui m'appelle ?

GEORGES.

Elle eſt plus fraîche que jamais.

MAD. ROBERT.

Qui êtes-vous ?

GEORGES.

Votre amant, madame Robert.

MAD. ROBERT *très-étonnée.*

Mon amant ! Que me veut cet homme ?

GEORGES.

Le fidele Georges eſt devant vous, & votre cœur ne vous le dit pas !

MAD. ROBERT.

Georges !

GEORGES.

Lui-même.

MAD. ROBERT.

Après huit ans d'abſence, Georges en ce lieu ! c'eſt impoſſible.

GEORGES.

Penſez-vous que ce ſoit ſon ombre ?

MAD. ROBERT *d'un air détaché.*

Vous ne m'avez point écrit. Je vous croyois mort.

GEORGES *à part.*

Quelles réception !

MAD. ROBERT.

Je n'en peux revenir ! comment ! c'eſt vous, c'eſt georges que je revois ? Sérieuſement ?.. Vous êtes bien changé !

GEORGES.

Les tempêtes, les naufrages, tous les maux d'une longue navigation, peuvent bien un peu changer un homme.

MAD. ROBERT.

Vous avez bien voyagé ?

GEORGES.

J'ai fait le tour du monde. (*Amoureuſement.*) Mais en changeant ſouvent de place & de climats, je n'ai point changé de cœur, madame Robert.

Madame ROBERT.

Que de merveilles vous avez dû voir ! & que ce ſera une choſe intéreſſante, que le récit de tout cela ! Mais dites-moi d'abord : en quittant ces lieux, où allâtes-vous ?

GEORGES.

Droit au port de Marſeille, où je fis rencontre d'un ſavant qui voyageoit pour l'inſtruction de ſes ſemblables ; c'étoit quinze jours avant ſon embarquement. Il s'apperçut que j'avois de l'aptitude aux ſciences ; j'eus le bonheur de lui plaire, & je devins ſon compagnon de voyage.

Madame ROBERT.

Quel étoit votre emploi auprès de ce ſavant ?

GEORGES.

J'étois ſon copiſte ; & vous ſentez que mon eſprit ne manquoit pas de faire ſon profit de toutes les obſervations que ma plume fixoit ſur le papier.

Madame ROBERT *à part.*

Voyons s'il a fait fortune. (*Haut.*) Je brûle d'impatience de ſavoir tout ce qui vous eſt arrivé depuis notre ſéparation.

GEORGES.

Huit jours entiers ne ſuffiroient pas pour vous raconter toutes mes avantures. Tel que vous me voyez, on m'a mené eſclave à Maroc ; j'ai été abandonné une fois dans une iſle déſerte, & deux fois dans les ſables de la Tartarie. J'ai diſputé ma vie contre les élémens, contre les animaux, contre toute la nature.

Madame ROBERT.

Vous me faites frémir ! Et votre ſavant, que faiſoit-il alors ?

GEORGES.

Il couroit les mêmes haſards. Nous nous ſommes perdus, nous nous ſommes retrouvés ; bref, nous étions dans une ville d'Aſie, quand je quittai ce ſavant reſpectable pour repaſſer en France.

Madame ROBERT.

Pourquoi le quittâtes-vous ?

GEORGES.

Vous me le demandez ! Ignorez-vous, madame Robert, qu'il exiſtoit ici un objet dont le ſouvenir m'interdiſoit le bonheur par-tout où je ne voyois point cet objet chéri ? Un autre à ma place ſeroit mort, cent fois, des maux que j'ai ſoufferts ; j'y ai ſurvécu, grace au ciel, & me voilà.

Madame ROBERT.

Vous m'affligez. Cependant, j'imagine qu'un ſi grand voyage n'aura point été infructueux; vous avez ſûrement rapporté des choſes qui vous dédommagent de tant d'épreuves cruelles ?

GEORGES.

Il eſt vrai, j'ai rapporté de quoi récompenſer dignement votre conſtance, car je ſais que vous m'avez gardé votre foi.

Madame ROBERT *vivement.*

Oh certainement ! je me ſuis toujours occupée de vous.

GEORGES.

J'apporte avec moi des biens d'un prix ineſtimable, un vrai tréſor.

Madame ROBERT.

Un tréſor ! Ce pauvre georges ! Je suis enchantée de le revoir; mais pourquoi n'entrons-nous pas au logis ? le jour baiſſe; entrez donc, je vous prie.

GEORGES.

Nous ſommes fort-bien ici; le temps eſt ſi si beau !

Madame ROBERT.

Vous rappportez un tréſor ! je veux abſolument que vous veniez vous repoſer & loger chez moi.

GEORGES.

C'eſt bien mon intention !

Madame ROBERT.

Ce digne ami ! revenir de ſi loin ! Vous devez être accablé de fatigues.

GEORGES.

Au contraire, l'exercice eſt mon élément. Plus je marche, mieux je me porte.

Madame ROBERT.

Jamais il ne fut ſi aimable. Vous avez donc amaſſé bien de l'argent ?

GEORGES *étonné.*

De l'argent ! point du tout.

Madame ROBERT.

Votre fortune eſt dans votre porte-feuille ?

GEORGES.

Ma foi non.

Madame ROBERT.

J'entends : elle conſiſte en bijoux, en marchandiſes de prix.

GEORGES.

Je n'ai ni billets, ni marchandiſes ni argent; & ſi porter avec ſoi tout ce qu'on a, eſt une preuve de philoſophie, je ſuis aſſurément le plus grand philoſophe de la terre, car j'ai ſur moi tout ce que je poſſede, & je défierois un cerf à la courſe.

Madame ROBERT *prenant un air froid.*

Où eſt donc ce tréſor que vous avez rapporté ?

GEORGES *mettant la main ſur ſon front.*

Là, Madame, là.

Madame ROBERT.

Je ne vous comprends point.

GEORGES.

Votre amant revient auprès de vous, avec une tête meublée de vérités utiles, de connoiſſances philoſophiques. (*Ici le théâtre s'obſcurcit par degrés.*)

Madame ROBERT *avec un rire dédaigneux.*

Voilà toutes vos richeſſes ?

GEORGES.

En connoiſſez-vous de plus réelles, de moins périſſables que celles-là, madame Robert ?

Madame ROBERT.

(*A part.*) Il revient pauvre, débarraſſons-nous de cet importun. (*Haut.*) Il eſt tard, M. Georges.

GEORGES.

En effet, la nuit s'avance. Entrons chez vous, madame Robert ; je vous avouerai que l'appétit me gagne prodigieuſement. Aſſis à votre table, je vous conterai des choſes ſurprenantes. (*Il prend le chemin de la maiſon.*)

Madame ROBERT *l'arrêtant par l'habit.*

M. Georges !

GEORGES *allant vers le logis de madame Robert.*

Avec quel tranſport je vais revoir cette demeure où mes premiers feux...

Madame ROBERT *l'arrêtant encore.*

Je n'y ſongeois pas, M. Georges, vous ne pouvez entrer.

GEORGES *s'arrêtant.*

Je ne peux pas entrer !

Madame ROBERT.

Il y a chez moi...

GEORGES *vivement.*

Il y a chez vous ?

Madame ROBERT.

Oui... il y a chez moi de... de l'embarras... un déplacement de meubles.

GEORGES.

Que me fait à moi l'arrangement ou le dérangement de quelques meubles dans votre maiſon ? (*Amoureuſement.*) Y verrai-je autre choſe que vous, madame Robert ! (*Il va pour entrer.*)

Madame ROBERT *vivement.*

Un moment, je vous prie !

GEORGES.

Avec moi ce ton cérémonieux ! vous vous moquez. (*Il pouſſe la porte.*)

Madame ROBERT *le retenant par le bras.*

N'entrez pas, de grace.

GEORGES *étonné.*

Comment ! madame, tout-à-l'heure vous étiez la premiere à m'offrir.

Madame ROBERT.

Je n'y penſois pas, vous dis-je. J'ai vraiment chez moi des embarras par-deſſus les yeux, & d'ici à long-temps, je ne pourrai recevoir perſonne.

GEORGES.

Pas même vos amis ?

Madame ROBERT.

Pas même mes amis.

GEORGES.

Pas même celui qui venoit, ſur la foi de vos ſermens, vous conſacrer le reſte de ſa vie ?

Madame ROBERT.

Mes ſermens !

GEORGES.

Vous ne vous en ſouvenez plus, à ce qu'il paroît ?

Madame ROBERT.

A vous dire vrai, j'ai ſi peu de mémoire, que, le ſoir, j'oublie ce que j'ai fait le matin.

GEORGES.

Quel langage !

Madame ROBERT.

Vous avez raiſon ; j'ai tort d'entrer dans ces détails. La nuit devient obſcure, je vous empêche de continuer votre chemin.

GEORGES très-étonné.

Que dites-vous, madame ?

Madame ROBERT.

Je vous remercie de votre bonne viſite ; mais je ne veux pas vous retenir plus long-temps. Bonne nuit, M. Georges. (*Elle lui ferme la porte au nez.*)

SCENE VI.

(*La nuit devient très-obſcure.*)

GEORGES, *ſeul.*

(*Après un ſilence.*) L'INGRATE !... c'étoit bien la peine de revenir de ſi loin, pour recevoir un tel accueil !.... quel parti prendre ? me conſumer en regrets ſuperflus ? Non. Ce cœur, où je croyois occuper une place, eſt rempli tout entier par la paſſion de l'argent. Il eſt plus digne de moi... Conſidérer mon aventure avec le ſang-froid d'un homme raiſonnable, & la mettre au rang des ſonges qui compoſent les trois quarts de la vie humaine, tel doit être le réſultat de mon entrevue avec une femme que je ne peux plus eſtimer.... Allons, puiſque l'hoſpitalité m'eſt refuſée dans cette maiſon, cherchons un autre gîte pour cette nuit. Depuis le lever du ſoleil, je n'ai rien pris, j'ai toujours marché. Tâchons de nous procurer du repos & quelque nourriture. Voici juſtement une auberge. Entrons... Mais je n'ai pas un ſou. N'importe ; frappons. Ah ! je me plais à croire que tous les cœurs ne ſont pas auſſi durs que celui de Madame Robert. (*Il frappe.*)

SCENE VII.

GEORGES, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *en-dedans de ſa maiſon.*

QU'EST-ce qui frappe ?

GEORGES.

Ami.

CHAMPAGNE *ouvrant ſa porte avec une lumiere à la main.*

Que demandez-vous ?

GEORGES.

A ſouper, & le couvert pour cette nuit....

CHAMPAGNE.

Je peux vous donner à ſouper, monſieur ; mais un lit, cela m'eſt impoſſible. Mon auberge eſt pleine.

GEORGES.

Quoi ! vous n'auriez pas quelque petite chambre ?

CHAMPAGNE.

Non.

GEORGES.

Quelque coin où je fuſſe ſeulement à l'abri des injures de l'air ?

CHAMPAGNE.

Si vous ne voulez qu'être à couvert, il y a la grange.

GEORGES.

La grange ? c'eſt fort bon.

CHAMPAGNE.

Vous y aurez de la paille fraîche ; c'eſt tout ce que je peux faire.

GEORGES.

De la paille fraîche ! Je ſerai à merveille. Allons, préparez le ſouper tout de ſuite.

CHAMPAGNE.

Vous avez faim ?

GEORGES *gaiment.*

Une faim de voyageur.

CHAMPAGNE.

Qu'eſt-ce que monſieur mangera pour ſon ſouper ? Monſieur veut-il un lapreau ?

GEORGES *prenant un air ſérieux.*

Un lapreau ! Non.

CHAMPAGNE.

Monſieur, préfere peut-être une poularde, un dindon ?

GEORGES.

Non, mon ami, non ; je ne me nourris plus de la chair des animaux. J'ai appris bien tard, mais je ſais parfaitement aujourd'hui, que les animaux ſont des êtres qui nous reſſemblent ſous beaucoup de rapports.

CHAMPAGNE *avec étonnement.*

Vous croyez que les animaux nous reſſemblent ?

GEORGES.

Sans doute. N'ont-ils pas le même principe de vie, les mêmes beſoins que vous & moi ?

CHAMPAGNE *riant.*

Allons donc *!*

GEORGES.

Eh oui. N'ont-ils pas des idées, de la mémoire, de l'induſtrie ?

CHAMPAGNE.

Selon monſieur, il ne manque aux bêtes que la parole.

GEORGES.

Rien de plus vrais, monſieur l'aubergiſte.

CHAMPAGNE.

Où diable avez-vous pris ce beau ſyſtême ?

GEORGES.

Parmi les Indiens, à qui une loi ſainte défend, depuis des milliers de ſiecles, de manger de la chair des animaux. A leur exemple, je ne compoſe mes repas que de végétaux, prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui reſpire.

CHAMPAGNE.

(*A part.*) Voilà un homme bien ſingulier ! (*Haut.*) Puiſque monſieur craindroit de manger un de ſes ſemblables, s'il mangeoit un liévre ou un faiſan ; que faut-il donc ſervir à monſieur pour ſon ſouper *?*

GEORGES.

Du laitage, des légumes, des fruits de la ſaiſon.

CHAMPAGNE.

Ordonnez, monſieur.

GEORGES.

Combien me ferez-vous payer un ordinaire honnête compoſé de tout cela *?*

CHAMPAGNE.

Crême, légumes, fruits... Monſieur, fait-il auſſi abſtinence de vin *?*

GEORGES.

Non, mon ami ; le vin pris modérément eſt un remede pour l'ame & pour le corps : vous m'en donnerez une bouteille.

CHAMPAGNE.

Le ſouper que vous demandez, tout au juſte, monſieur, vous coûtera trois livres.

GEORGES.

Ce n'eſt point trop cher aſſurément. C'eſt dit : nous convenons de trois livres que je vous ferai tenir au premier jour. (*Il fait un pas pour entrer.*)

CHAMPAGNE.

Plaît-il *?*

GEORGES.

En quelque lieu que le ſort me conduiſe, mon hôte, je vous enverrai cet argent par la voie la plus prompte.

CHAMPAGNE.

C'eſt-à-dire, que monſieur veut ſouper à crédit ?

GEORGES.

Je ne ſuis pas en fonds aujourd'hui ; mais d'un moment à l'autre....

CHAMPAGNE.

Ah ! monſieur n'a point d'argent, & monſieur veut ſouper ?

GEORGES.

Je ne vous parle pas du plaiſir que vous me ferez ; le plaiſir eſt pour celui qui oblige.

CHAMPAGNE.

Tout de bon ?

GEORGES.

Je ſais toute la ſatisfaction que je vous procure, en vous offrant l'occaſion d'être utile à votre ſemblable.

CHAMPAGNE.

Grand merci de la préférence.

GEORGES.

J'aurois pu aller dans l'auberge voiſine.

CHAMPAGNE.

Il en eſt tems encore ; je ne gêne perſonne.

GEORGES.

Non. A préſent que je vous ai vu, & que vous me paroiſſez apprécier le bonheur de rendre ſervice, il eſt juſte de vous en laiſſer jouir plutôt qu'un autre.

CHAMPAGNE.

Mais quel original !

GEORGES.

Allons, monſieur l'aubergiſte, entrons, & faites-moi ſouper promptement. (*Il va pour entrer dans l'auberge.*)

CHAMPAGNE *le rappellant.*

Monſieur, monſieur, écoutez : je ſuis généreux, moi ; je ne veux pas ravir à mes confreres le rare avantage de loger un grand philoſophe comme vous.

GEORGES.

Vous vous moquez ! vouloir ſe priver d'une jouiſſance ! (*Il veut toujours entrer.*)

CHAMPAGNE *l'arrêtant.*

C'eſt inutile, je vous le dis, inutile. (*Il rit*) Ha, ha, ha ! (*D'un ton railleur.*) Adieu, monſieur, qui êtes de la famille des bêtes ; & qui voulez ſouper gratis, ce qui pourtant n'eſt pas ſi bête. Je vous conſeille d'aller dans le bois, demander la collation à meſſieurs les lapins vos freres. Ils vous traiteront, j'en ſuis perſuadé, beaucoup mieux que je n'aurois pu faire. (*Il chante le commencement de l'ariette* : Où peut-on être mieux, &c. *& lui ferme la porte au nez.*

SCENE VIII.

GEORGES ſeul.

(*Après un ſilence.*) CET homme n'eſt pas meilleur que madame Robert. Il eſt heureux, pour lui, que je connoiſſe le prix de la modération. Sans cela, peut-être lui aurois-je donné une idée démonſtrative de la vigueur de mon bras... Cependant, l'aiguillon de la faim me tourmente.... Les peuples que nous appellons

appellons sauvages, connoissent l'hospitalité ; & , dans mon pays !... Mais pénétrons un peu dans le village, & faisons quelque nouvelle tentative. Elle sera sûrement plus heureuse que celle-ci.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un endroit écarté de la forêt. On y voit un banc de gazon formé par la nature, & autres sieges naturels.

SCENE PREMIERE.

Georges est endormi aux pieds d'un arbre, vers le milieu de la Scene. Deux voleurs paroissent tout-à-coup, au fond du théâtre. L'un d'eux porte une valise pleine. Ils se parlent bas, & regarde d'un air très-inquiet, à travers les arbres de la forêt. Un coup de fusil se fait entendre dans la coulisse. Celui des voleurs qui tient la valise, la laisse tomber de frayeur aux pieds d'un arbre, & ils se sauvent tous les deux. Du Taillis & quelques gardes traversent le théâtre, avec la précipitation de gens qui en poursuivent d'autres. Du Taillis leur sert de guide.

SCENE II.

(Le jour se leve.)

GEORGES *seul ; il étend les bras, se réveille & se met sur son séant.*

MALGRÉ la diète rigoureuse que je fais depuis vingt-quatre heures, j'ai dormi long-tems ; le jour commence à paroître... C'est incroyable, que dans tout un village, je n'aie pu trouver ni hospitalité, ni secours, & qu'il m'ait fallu venir chercher un gîte sous les arbres de cette forêt ! Ah ! l'expérience m'apprend tous les jours, que l'humanité est étrangere à bien des humains.... gardons-nous d'en murmurer ! Que d'hommes valant mieux que moi, n'ont eu souvent, dans le cours de leur vie, qu'une pierre, ou un peu de sable humide, pour reposer leur tête !. .(*Il se leve péniblement : il a l'air pâle & défait.*) Le sommeil ne m'a point soulagé, & le premier besoin de la nature se fait sentir d'une maniere vraiment inquiétante.... Tout mon corps pese sur mes genoux.... Je me soutiens à peine... si cela continue, il me faudra succomber, malgré ma patience & ma résignation.

SCENE III.

GEORGES, ROSETTE.

ROSETTE *avec un panier sous le bras. Elle chante en entrant.*

COMME le tems est beau, ce matin ! tant mieux. Mon pauvre pere se fatiguera moins dans ses courses. Quel mal il se donne !

GEORGES *égaré.*

J'entends quelqu'un.

ROSETTE.

Voici son déjeûner qu'il m'a dit de lui porter ſous le gros arbre, à la pointe du jour.

GEORGES.

C'eſt une jeune fille.

ROSETTE.

Peut-être y eſt-il déjà ? allons voir. (*Elle va pour pénétrer dans le bois.*)

GEORGES *d'une voix éteinte.*

Mademoiſelle ? (*faiſant des efforts pour ſe faire entendre.*) Mademoiſelle ?

ROSETTE.

On m'appelle ! je crois ! (*elle ſe retourne.*)

GEORGES.

Daignez approcher.

ROSETTE.

Que me voulez-vous ?

GEORGES.

Ne craignez rien, ma belle enfant, ne craignez rien.

ROSETTE.

Oh ! je n'ai pas peur. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ? Vos mains tremblent vous paroiſſez avoir froid !

GEORGES.

Je ne ſais ſi c'eſt le froid, la faim ou la ſoif; mais je ne ſuis pas bien, mademoiſelle.

ROSETTE *vivement avec intérêt.*

Vous avez faim ?

GEORGES.

Depuis hier le matin, je n'ai ni bu ni mangé; je vous en fais l'aveu.

ROSETTE.

Eſt-il poſſible ? Venez vous aſſeoir ſur ce gazon..... Comme il a l'air ſouffrant ! Prenez mon bras, je vous aiderai à marcher. (*Elle offre ſon bras.*)

GEORGES *la prenant ſous le bras.*

Vous me rendez un grand ſervice; car mes jambes peuvent à peine me porter. (*Elle le mene auprès du gazon.*)

GEORGES.

Que vous êtes bonne !

ROSETTE.

Aſſeyez vous. Tenez, voilà du pain & des fruits, voici du vin. (*Elle tire de ſon panier une bouteille de grès.*) C'étoit pour mon pere; mais j'irai lui chercher un autre déjeûner.

GEORGES *s'aſſeyant.*

C'eſt un ange que le ciel m'envoye. Et ſi votre pere alloit vous gronder ?

ROSETTE.

Vous ne le connoiſſez pas ! s'il me grondoit, mon pere, ce ſeroit d'avoir eu l'occaſion de rendre ſervice, & de n'en avoir pas profité. Prenez en toute aſſurance, prenez. (*Il prend; & il mange.*) J'ai le tems d'attendre, ne mangez pas avec trop de

précipitation.... Voici la taſſe de mon pere : elle eſt propre, je l'ai rincée. (*Elle lui verſe à boire.*)

GEORGES *après avoir bû.*

Vos ſoins me pénétrent le cœur.

ROSETTE.

Comment vous trouvez-vous ſi matin dans cette forêt ?

GEORGES.

J'y ai paſſé la nuit.

ROSETTE.

Où ?

GEORGES.

Au pied de cet arbre.

ROSETTE.

Et peut-être n'êtes-vous pas habitué à coucher ſur la dure ?

GEORGES.

Pardonnez-moi, cela m'eſt arrivé plus d'une fois. La vie eſt un voyage pendant lequel on eſt tantôt bien, tantôt mal hébergé.

ROSETTE.

Mangez donc ; buvez encore, le vin répare les forces.

GEORGES *après avoir mangé & bû.*

Je commence à reprendre mes ſens. (*Il la regarde.*) Dites-moi donc, ô vous, à qui ma reconnoiſſance ne ſait quel nom donner, dites-moi : à qui ai-je l'obligation du ſecours généreux que je reçois ?

ROSETTE.

Je m'appelle Roſette.

GEORGES *avec une force concentrée.*

Ah ! je n'oublierai jamais le nom de Roſette ! Quel eſt votre pere ?

ROSETTE.

Du Taillis, garde de la forêt.

GEORGES.

Ah ! vous êtes fille du garde de cette forêt : je l'ai vu. Je ſuis ſûr que c'eſt un honnête-homme ; mais il doit s'impatienter, s'il vous attend. Allez, belle Roſette, allez renouveller la proviſion de votre panier. Il ne faut pas que le pere d'une auſſi aimable fille ſe paſſe de déjeûner.

ROSETTE.

Ce n'eſt pas mon intention ; mais il en reſte aſſez pour mon pere. . . (*Elle fait un pas, & revient.*) Je crains de vous quitter ; ſi vous aviez encore beſoin de quelque choſe ?

GEORGES.

Non. Je me sens mieux à préſent. Allez, belle Roſette, allez faire déjeûner M. Du Taillis. Dites-moi ſeulement votre demeure.

ROSETTE.

Dans le village, ſur la place, la maiſon à l'entrée de la forêt.

GEORGES.

J'irai vous remercier chez vous de toutes vos bontés. Je veux revoir l'auteur de vos jours, & le féliciter d'avoir un enfant tel que vous. Sans adieu, mademoiſelle Roſette. (*A part.*) Belle & ſenſible aux beſoins de l'indigent ! quelles heureuſes qualités !

ROSETTE *en s'en allant.*

C'eût été bien dommage qu'il fût mort de faim !

SCENE IV.

GEORGES *seul.*

AH ! madame Robert, quelle différence entre vous & cette charmante fille ! comme ses soins & sa voix peignoient d'une maniere touchante l'intérêt qu'elle prenoit à mon sort ! Bonté, douceur, ingénuité, voilà ce qu'elle possede ; voilà ce que je desirois de trouver dans le cœur d'une épouse !.... Que d'images riantes cette idée fait revivre dans mon esprit ! Il faut les écarter ; elles ne conviennent point à ma situation. (*En marchant, il heurte du pied la valise qui est par terre, au pied d'un arbre.*) Qu'est-ce ? une valise ! (*Il la retourne avec joie.*) S'il y avoit là-dedans quelque somme d'argent ! (*Après un silence.*) De l'argent ! Me voilà donc réduit à desirer de l'argent !.... (*Tristement.*) Il le faut bien, puisque, sans argent, on n'a rien à espérer dans le monde, pas même sa subsistance. (*Il va pour ouvrir la valise. Il s'arrête...*) Puis-je m'approprier un bien qui ne m'appartient pas ? J'ai trouvé cette valise, à la bonne heure ; mais celui qui l'a perdue est peut être un pere de famille, qu'en ce moment cette perte désespere ? Quel que soit mon malheur, je ne profiterai point de cette ressource. Je ne dois même pas ouvrir la valise. Allons sur-le-champ la déposer chez le greffier du lieu. (*Il la prend.*) Quel chemin conduit au village ? je ne sais : à tout hasard, prenons le premier qui se présente. (*Il sort sans voir les acteurs qui entrent, & sans en être apperçu.*)

SCENE V.

LE NATURALISTE, UN BRIGADIER, DES CAVALIERS DE GENDARMERIE.

(*Le Naturaliste est en mauvais habit noir, en bottes ; perruque à bourse, mal peignée & sans poudre ; il tient un fouet à la main.*)

LE NATURALISTE.

NE faut-il pas que je sois bien malheureux ! Je suis chargé d'un dépôt de cinq cent mille livres pour quelqu'un du village qui avoisine cette forêt, je le remets avec fidélité chez le notaire de l'endroit ; je repars, la nuit me surprend, des voleurs m'attaquent & m'emportent ma valise.

LE BRIGADIER.

C'est bien fâcheux, assurément !

LE NATURALISTE.

Je suis un homme perdu, messieurs, si vous ne me faites pas retrouver ma valise.

LE BRIGADIER.

Nous n'avons rien négligé pour découvrir les auteurs de ce vol. Avant le jour, nous parcourions le bois, divisés en deux brigades ; la mienne, dont vous avez guidé la recherche, a visité soigneusement tous les lieux que vous lui avez indiqués ; l'autre ne peut tarder de nous rejoindre en ce lieu, qui est notre point de ralliement.

LE NATURALISTE.

Il faut chercher par-tout, M. le Brigadier ; interroger tout le monde, la ville, les campagnes, la province entiere.

LE BRIGADIER.

Mais, monsieur, qu'aviez-vous dans cette valise dont la perte vous est si sensible ?

LE NATURALISTE.

Ce que j'avois ! monsieur ! ce que j'avois !

LE BRIGADIER.

Des bijoux ? quelques marchandises précieuses ? monsieur est marchand, peut-être ?

LE NATURALISTE.

Non, monsieur, je suis antiquaire & naturaliste. Les choses qu'il y a dans ma valise, sont de ces choses que tout l'or d'un empire ne payeroit pas leur juste valeur.

LE BRIGADIER.

Tout de bon ?

LE NATURALISTE *débitant fort vîte.*

N'en doutez pas, M. le Brigadier ; j'avois dans ma valise des mouches cornues de l'Amérique, un œuf de crocodile, un nez d'espadon.

LE BRIGADIER *se mettant en garde.*

D'espadron ?

LE NATURALISTE *avec humeur.*

Eh non, d'espadon, poisson marin extrêmement rare. J'avois dans ma valise un bec d'onocrotal. L'onocrotal est un oiseau de marais. J'avois dans ma valise une rose cueillie autrefois dans les jardins suspendus de Babylone.

LE BRIGADIER.

Elle date de loin, cette rose-là !

LE NATURALISTE.

J'avois, dans ma valise, la tête de l'aspic dont la piqûre porta la mort dans les veines de la belle Cléopâtre. J'avois....

LE BRIGADIER *l'interrompant*

Monsieur, monsieur, voici nos Cavaliers ; ils ont fait une prise.

LE NATURALISTE *vivement.*

Une prise ! Ah ! grand Dieu ! si je pouvois ravoir ma valise !

SCENE VI.

LE NATURALISTE, GEORGES, LE BRIGADIER, LES CAVALIERS, AUTRES CAVALIERS.

(*Les nouveaux Cavaliers amenent Georges, qu'ils ont capturé ; l'un d'eux porte la valise.*)

UN CAVALIER.

Nous tenons le voleur. Deux autres sont arrêtés, grace à la vigilance du garde de la forêt, qui nous a mis sur leurs traces. On les conduit en ce moment chez le juge du lieu.

LE NATURALISTE *reconnoissant sa valise.*

(*Avec joie.*) Ma valise ! ô ciel ! (*Il s'en empare brusquement.*)

Ma chere valiſe ! ? (*Il la ſerre amoureuſement dans ſes bras.*) tu m'es rendue ! te voilà ! . . . monſieur , que je vous embrasse ! (*Il embraſſe le nouvel archer.* (*Regardant Georges.*) C'eſt donc-là le monſtre qui , cette nuit , me dépouilloit impitoyablement d'un bien que j'eſtime plus que ma vie !

LE CAVALIER.

Je vous en réponds ; c'eſt bien lui. Il emportoit votre valiſe le plus leſtement du monde , quand nous nous ſommes trouvés-là fort-à-propos , pour ralentir un peu la vîteſſe de ſa marche.

GEORGES.

Puiſque je ſuis réduit à me juſtifier d'un crime auſſi bas que celui dont on m'accuſe , je déclare , meſſieurs , que je n'ai point volé cette valiſe. La choſe s'eſt paſſée comme je vous l'ai racontée.

LE CAVALIER.

Ah oui ! ce mr. dit l'avoir trouvée.

GEORGES.

Oui , meſſieurs , je l'ai trouvée , & je la portois chez le greffier du lieu , quand vous m'avez arrêté.

LE CAVALIER.

Oui , il la portoit chez le greffier ; mais il prenoit une route toute oppoſée à celle qui même au village.

GEORGES.

Ne connoiſſant pas bien les iſſues de la forêt , Meſſieurs , j'ai pu prendre un chemin pour un autre ; mais le fait eſt que j'ai trouvé cette valiſe.

LE NATURALISTE.

Comment ſe peut-il que tu l'aies trouvée ? je ne l'ai pas perdue ; on me l'a ravie ſur mon cheval , dans le grand chemin qui traverſe la forêt.

GEORGES.

C'eſt poſſible ; mais enfin , je dis la choſe comme elle eſt. Puiſque cette valiſe eſt à vous , monſieur , rendez hommage à la vérité. Eſt-ce moi ? me reconnoiſſez-vous pour celui qui a volé?

LE NATURALISTE.

Eh ! comment ſe rappeller la figure d'un homme qu'on n'a vu que la nuit ? Je ſais que j'ai été attaqué , qu'on a voulu me tuer , qu'on m'a enlevé ma valiſe de force , & puiſqu'elle eſt entre tes mains , ce ne peut-être que toi.

GEORGES.

Mais encore , examinez....

LE NATURALISTE.

C'eſt tout examiné , tu es un brigand inſigne. A un vol de cette importance , joindre le crime inouï , d'avoir menacé les jours d'un homme précieux à tout le monde ſavant , par ſes travaux philoſophiques !

GEORGES.

Malgré ſes œuvres philoſophiques , monſieur , à ce que je vois , n'eſt pas philoſophe.

LE NATURALISTE *en fureur.*

Malheureux ! je ne ſuis pas philoſophe ?

GEORGES.

Si vous méritiez ce beau titre, Monſieur, vous ne m'imputeriez pas une action criminelle, avant d'être sûr que vous ne haſardez point une accuſation mal fondée.

LE NATURALISTE.

Je ne ſuis pas philoſophe ! Meſſieurs, ce ſcélérat ne mérite point de grace.

LE BRIGADIER *vivement.*

Soyez tranquille, il ſera traité comme il le mérite.

LE NATURALISTE.

Je ne peux m'arrêter davantage; il faut que je continue promptement ma route vers Paris. Adieu, Meſſieurs; recevez mes remercîmens... Je ne ſuis pas philoſophe ! m'inſulter à ce point ! je me repoſe ſur vous, Meſſieurs, du ſoin de ma vengeance. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

GEORGES, LE BRIGADIER, LES CAVALIERS.

LE BRIGADIER.

QUEL eſt ton nom ?

GEORGES.

Mathurin Georges Du Rocher.

LE BRIGADIER.

Où demeures-tu ?

GEORGES.

Par-tout où le beſoin, la fatigue, ou mon plaiſir m'obligent de reſter.

LE BRIGADIER.

C'eſt-à-dire, que tu es ſans domicile, ſans aveu ?

GEORGES.

Sans aveu ! vous vous trompez, M. le Brigadier. (*Montrant ſon cœur.*) Il y a là une voix qui ne me déſavoue jamais.

LE BRIGADIER.

(*Ironiquement.*) L'hônnête-homme ! Qui es-tu ?

GEORGES.

Citoyen du monde.

LE BRIGADIER.

Voilà un beau titre !

GEORGES.

C'eſt celui d'un homme qui voudroit que la raiſon, portant ſon flambeau d'un bout de la terre à l'autre, ne fît bientôt de tout le genre humain qu'une ſeule & grande famille.

LE BRIGADIER.

Te moques-tu de moi, avec tes réponſes ſingulieres ? (*Vivement.*) Que fait, que fait ton pere ?

GEORGES.

Perſonne ne le ſait, ni moi non plus.

LE BRIGADIER.

Tu ignores ce que fait ton pere ?

GEORGES.

Tout ce que je peux dire de ſa deſtinée préſente, c'eſt que

ſon corps aujourd'hui fertiliſe la terre que ſes mains cultivoient autrefois.

LE BRIGADIER.

J'entends ; il eſt mort & enterré !

GEORGES.

Vous l'avez dit. Mon pere étoit un laboureur pauvre, mais eſtimé : il fut utile de ſon vivant, &, comme vous voyez, il l'eſt encore après la mort.

LE BRIGADIER.

A l'entendre, qui ne croiroit que c'eſt la probité même ? Tu m'as l'air d'un maître ſcélérat !

GEORGES *vivement.*

M. le Brigadier, ſavez-vous que je me laſſe de m'entendre prodiguer des noms odieux ? Pourquoi me traitez-vous de ſcélérat ? pourquoi prononcez-vous avant la loi ? Êtes-vous ſon interprête ? vous a-t-elle chargé de rendre ſes oracles. J'ai grand tort de répondre à vos queſtions. Qu'on m'emmene tout-à-l'heure, & qu'on me mette en préſence de la loi. (*Très-vivement.*) C'eſt à la loi, à la loi ſeule, que je dois compte de mes actions.

LE BRIGADIER.

Montrer cet excès d'impudence, quand il y a des preuves claires comme le jour ! Oh bien ! venez, venez, bon enfant ; l'on va vous mener chez le juge du village.

LE CAVALIER.

Le procès ne ſera pas long.

LE BRIGADIER.

Non, non : on ne le fera pas languir.

GEORGES.

C'eſt du moins quelque choſe. Marchons.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La décoration comme au premier Acte.

SCÈNE PREMIERE.

CHAMPAGNE, ROSETTE.

ROSETTE *ſur le devant de la ſcene : elle vient de chez le Juge.*

CE pauvre jeune homme ! traité indignement par madame Robert ! pris & mené comme un malfaiteur ! Cela m'a fait bien de la peine !

CHAMPAGNE *ſur le ſeuil de ſa porte.*

La voilà ! c'eſt elle ! c'eſt la charmante Roſette !

ROSETTE.

Je ſuis bien aiſe de m'être trouvée chez le juge quand on l'y a conduit.

CHAMPAGNE.

Elle jaſe toute ſeule.

ROSETTE.

ROSETTE.

Mon pere & moi, nous avons parlé en ſa faveur ; mais ſa franchiſe & ſon innocence ont bien mieux parlé que nous.

CHAMPAGNE.

Écoutons ce qu'elle dit. (*Il s'avance*)

ROSETTE.

Il a l'air ſi honnête, ſi intéreſſant !

CHAMPAGNE.

C'eſt ſûrement de moi qu'elle parle.

ROSETTE.

La douceur & la bonté ſe peignent ſi naturellement ſur tous les traits de ſon viſage !

CHAMPAGNE.

Allons, elle commence à ſentir ce que je vaux.

ROSETTE.

Il venoit pour demeurer ici : (*triſtement*) il n'y veut plus reſter.

CHAMPAGNE *avec ſurpriſe.*

Qu'eſt-ce qu'elle dit ?

ROSETTE.

Il partira. (*Bien triſtement.*) J'en ſuis fâchée... On ne le reverra peut-être jamais.

CHAMPAGNE *étonné.*

On ne me reverra jamais !

ROSETTE.

Je ſens couler mes larmes.

CHAMPAGNE.

La pauvre petite ! c'eſt quelque conte qu'on lui aura fait. (*Haut & vivement.*) Non, mameſelle Roſette, non, je ne pars point.

ROSETTE *ſurpriſe.*

Ah ! vous êtes-là, M. Champagne !

CHAMPAGNE.

Il n'y a que quinze jours que j'habite ce village, & vous voulez que je parte déjà ?

ROSETTE.

Moi ! je ne veux rien du tout. Reſtez ou partez, vous en êtes le maître.

CHAMPAGNE.

Belle Roſette, pourquoi diſſimuler ? Vous ſeriez bien fâchée que je priſſe ce dernier parti !

ROSETTE *avec une grande révérence.*

Oh ! mon dieu non, en vérité !

CHAMPAGNE.

Elle m'aime ; j'ai ſurpris ſon ſecret, & ça joue l'indifférente.

ROSETTE.

Il eſt fou.

CHAMPAGNE.

Allons, ſoyez ſincere une fois dans votre vie, toute femme que vous êtes. Avouez-moi que vous mourez d'envie d'être

madame Champagne... Venez, venez embrasser votre petit mari. (*Il met le doigt sur son front.*)

ROSETTE.

Cela ne presse point.

CHAMPAGNE.

Si fait, si fait; je lis dans vos yeux, moi, que vous êtes pressée. Avancez: voulez-vous bien avancer, mamesselle?

ROSETTE.

Je n'ai pas le temps.

CHAMPAGNE *contrefaisant la voix de Rosette.*

Pourquoi n'avez-vous pas le temps, s'il vous plaît?

ROSETTE.

Mon pere m'envoye en commission dans le village il faut que j'y aille tout de suite.

CHAMPAGNE.

Où est-il, votre pere?

ROSETTE.

Chez le juge, avec ce monsieur. (*Revenant sur ses pas.*) Il est bien aimable celui-là, M. Champagne!... (*Elle s'enfuit.*)

CHAMPAGNE.

Qui? quel monsieur? Écoutez donc...

SCENE II.

CHAMPAGNE *seul.*

C'est quelque chose de bien bisarre, que le sexe! ça aime mieux sécher sur pied, que de dire franchement ce que cela a dans l'ame.

SCENE III.

CHAMPAGNE, GUILLOT.

GUILLOT.

Not' maître, ce monsieur dont le cheval est mort sur la route, vous demande.

CHAMPAGNE.

J'y vais. Lui a-t-on donné tout ce qui lui falloit?

GUILLOT.

Oui, not' maître.

CHAMPAGNE.

A propos, as-tu fermé la porte?

GUILLOT.

Quelle porte?

CHAMPAGNE.

Imbécille! parbleu! la porte par où ce monsieur est entré, celle qui donne sur le grand chemin.

GUILLOT.

Pardine, je ne l'ons pas oublié!

CHAMPAGNE.

A la bonne heure; car c'est essentiel, ça! (*Ils rentrent tous les deux.*)

SCENE IV.

GEORGES, DU TAILLIS.

DU TAILLIS.

MALGRÉ votre innocence, c'eſt bien heureux que les deux coquins que j'ai fait prendre aient été convaincus de pluſieurs crimes, & ſe ſoient vu perdus ſans reſſource !

GEORGES.

Aſſurément. Sans cela, ils ne ſe ſeroient pas déclarés les auteurs du vol de la valiſe.

DU TAILLIS.

Oh ! je vous en réponds ! Ils l'avoient laiſſée au pied de l'arbre où vous l'avez trouvée, en voyant que nous étions à leurs trouſſes. Mais c'eſt fini, grace au ciel. Vous me paroiſſez un brave jeune homme : parlons un peu de vos petites affaires. Êtes-vous né dans ce village ?

GEORGES.

Non ; c'eſt au village des Murs, diſtant d'une lieu de cet endroit, que j'ai reçu le jour.

DU TAILLIS.

Je conçois ça : y poſſédez-vous quelque bien ?

GEORGES.

Il n'y a pas ſur la terre un pied quarré qui m'appartienne.

DU TAILLIS.

Vous avez des parens dans le canton ?

GEORGES.

Non. Les auteurs de mes jours ſont morts depuis fort longtemps. J'avois auſſi un oncle, frere de mon pere ; j'étois au berceau quand il quitta notre village ; depuis, je ne ſais ce qu'il eſt devenu.

DU TAILLIS.

Vous propoſez-vous de reſter dans ce pays ?

GEORGES.

Je dois le fuir après ce qui vient de m'y arriver.

DU TAILLIS.

Où comptez-vous aller ?

GEORGES.

Je ne ſais. La ſociété commence à me déplaire. J'ai parcouru plus de la moitié du globe ; j'ai vu qu'en tous lieux, le pauvre eſt ſans famille, ſans amis ; j'ai vu le mérite indigent placé ſur la terre entre la prévention & le mépris, conſumer ſtérilement ſa vie dans le regret de ſentir ſes moyens, & de ne pouvoir les appliquer au bonheur de ſes ſemblables.

DU TAILLIS.

Vous avez raiſon ; mais où diable aller pour ne rien voir de tout cela ?

GEORGES.

Dans quelque réduit bien éloigné de la demeure des hommes.

DU TAILLIS.

Quoi ! vous iriez vivre comme un hermite au fond d'un déſert ?

GEORGES.

Entre nous, c'eſt mon projet. Irai-je dans une ſociété qui, rejetant mes talens & mes ſervices parce qu'ils ne ſeroient pas étayés de l'intrigue, réduiroit mon exiſtence à une ſorte de néant ? Non. C'eſt un parti pris. Une grotte obſcure & profonde ſera déſormais ma retraite.

DU TAILLIS.

Comment vivrez-vous dans une grotte au milieu des bois ?

GEORGES.

La terre me nourrira ; par-tout elle nourrit ſes enfans.

DU TAILLIS.

Et l'entretien ?

GEORGES.

La mouſſe des arbres, leur écorce & leur feuilles me fourniront des vêtemens de toutes les ſaiſons.

DU TAILLIS.

On vous prendra pour un ours.

GEORGES.

Qu'importe de reſſembler à un ours par ſes habits, pourvu qu'on ſoit un homme par le cœur ?

DU TAILLIS.

A quoi vous occuperez-vous dans la ſolitude ?

GEORGES.

J'attendrai la mort à la fin de ma vie, comme un doux ſommeil à la fin du jour.

DU TAILLIS.

Mais vous êtes jeune, & en attendant qu'elle vienne, cette mort, que ferez-vous ? car encore faut-il faire quelque choſe.

GEORGES.

L'étude remplira mes inſtans.

DU TAILLIS.

Et ſi vous n'avez pas de livres pour étudier ?

GEORGES.

N'aurai-je pas le grand livre de la nature ? Je ne veux plus lire que dans celui-là. Nos livres nous trompent ; parce qu'ils ſont l'art des hommes ; mais la nature, qui eſt l'art de Dieu, ne nous trompe jamais.

DU TAILLIS.

C'eſt fort bien. Avec tout ça, l'homme eſt fait pour vivre en compagnie. Si j'avois le temps, nous cauſerions de ça plus long-temps... Écoutez avez-vous de l'argent pour faire route ?

GEORGES.

Je vous l'ai dit : je ferai enſorte que ce métal me ſoit inutile.

DU TAILLIS.

Votre projet n'eſt pas praticable. Répondez avec franchiſe : avez-vous de l'argent ?

GEORGES.

Pas une obole.

DU TAILLIS.

(*A part.*) Je n'ai jamais ſenti comme aujourd'hui le malheur

d'être pauvre. (*Haut.*) Il faut que je vous quitte ; j'ai affaire ; mais avant de m'en aller .. tenez j'ai encore là un écu. (*Il tire une piece de trois livres mêlée avec des balles, des chiffons & de vieilles bourres à fusil noircies par la poudre.*)

GEORGES *étonné.*

Que dites-vous ?

DU TAILLIS.

Je voudrois pouvoir vous offrir davantage ; mais ça vous conduira toujours un bout de chemin.

GEORGES *avec sensibilité.*

Monsieur du Taillis...

DU TAILLIS.

Prenez, prenez, c'est de bon cœur.

GEORGES.

Quoi ! vous vous priveriez pour moi, pour un inconnu !

DU TAILLIS.

Inconnu ! n'êtes-vous pas un homme ? un homme, quel qu'il soit, est mon frere ; & lorsqu'il est malheureux, je suis toujours son ami. (*Il lui présente l'écu.*) Tenez.

GEORGES.

Je n'accepterai pas.

DU TAILLIS *vivement.*

Vous n'accepterez pas ! Prenez cet écu, vous dis-je ; c'est le pere du Taillis qui vous le donne.

GEORGES.

Homme généreux, je reçois votre bienfait ; car à la maniere dont vous l'offrez, je sens bien qu'un refus vous causeroit un chagrin véritable.

DU TAILLIS *avec attendrissement.*

Adieu, mon ami.

GEORGES.

Adieu, M. du Taillis. Dites à votre fille, dites-lui bien que je me souviendrai toute la vie de Rosette, & de son vertueux pere.

DU TAILLIS *avec beaucoup d'attendrissement.*

Adieu... & sur toutes choses, n'allez pas vous faire hermite ! Tâchez plutôt de sortir de la détresse... Tâchez... tâchez de prospérer, vous le méritez ; je me connois en braves gens, moi ; oui, vous le méritez... (*En s'en allant.*) Pauvre garçon ! Je suis bien malheureux, d'être quasi aussi pauvre que lui !

SCENE V.

GEORGES *seul.*

JE suis touché jusqu'aux larmes. Ce bon humain ! il n'a que cet écu peut-être, & il me force de l'accepter. Il n'y a donc que l'infortune elle-même qui daigne secourir & consoler l'infortune ! Que vois-je ! Rosette ! A son aspect j'éprouve une émotion dont je ne suis pas le maître.

SCENE VI.

GEORGES, ROSETTE.

GEORGES.

C'EST la nature qui répand la fraîcheur sur les traits de son visage, & qui prête à sa démarche toutes les graces qu'on y apperçoit... (*Il va au-devant d'elle.*) Je pensois à vous, belle Rosette; je sentois vivement le regret de m'éloigner de vous pour toujours.

ROSETTE.

Pour toujours! quoi! vous vous en allez pour toujours?

GEORGES.

Hélas! oui.

ROSETTE.

Vous avez tort; il ne faut pas vous en aller. Il n'y a jamais trop d'honnêtes gens dans un pays.

GEORGES.

L'intérêt que vous me témoignez, est bien fait pour me retenir; mais je craindrois de vous voir trop souvent.

ROSETTE.

Pourquoi?

GEORGES.

C'est que vous êtes trop aimable. On n'est pas maître de son cœur; &... vous avez un amant sans doute?

ROSETTE.

Oh! non, je vous assure! M. Champagne, l'aubergiste de là-devant, me fait bien la cour; mais ce n'est pas un amant, que M. Champagne!

GEORGES.

Il veut vous épouser?

ROSETTE.

Oui, mais je ne le veux pas, moi. Je n'aimerois jamais un pareil mari.

GEORGES.

Et votre pere?

ROSETTE.

Mon pere me laisse maîtresse de mon choix. Il dit seulement que je ne ferois point mal de consentir à ce mariage, parce que nous sommes pauvres, & que M. Champagne a un peu de bien.

GEORGES.

C'est qu'il prévoit l'avenir, M. du Taillis, & il a raison.

ROSETTE *le fixant à demi.*

Oh! le bien ne me touche pas, moi! Je desirerois seulement que mon mari eût...

GEORGES, *vivement.*

Le don de vous plaire, n'est-ce pas?

ROSETTE.

Tout juste.

GEORGES.

Et puis ?...

ROSETTE.

Et puis, je desirerois qu'il eût beaucoup de bonté, beaucoup...

GEORGES.

Beaucoup d'amour, n'est-il pas vrai ?

ROSETTE.

Oh ! oui ; je voudrois qu'il m'aimât comme je me sens capable de l'aimer.

GEORGES.

Vous le chéririez donc bien, votre époux ?

ROSETTE *vivement.*

De toute mon ame.

GEORGES.

Elle m'enchante ! (*Haut.*) Est-ce-là tout ce que vous exigeriez d'un mari ?

ROSETTE.

Assurément : qu'exiger davantage ?

GEORGES.

Mais s'il n'avoit rien ?

ROSETTE.

S'il n'avoit rien, il seroit comme moi ; nous n'aurions pas de reproches à nous faire.

GEORGES.

Mais enfin, deux indigens, deux malheureux ensemble !

ROSETTE.

Eh bien ! deux malheureux sont comme deux arbrisseaux foibles, qui, placés l'un près de l'autre, sont plus en état de résister à l'orage.

SCENE VII.

GEORGES, CHAMPAGNE, ROSETTE.

GEORGES *à part.*

Plus je l'entends, plus elle fait d'impression sur mon cœur !

CHAMPAGNE *sortant de chez lui.*

Voilà donc c'te petite capricieuse, qui ne daigne pas m'écouter, quand j'ai la bonté de lui adresser la parole, & qui s'amuse là complaisamment à jaser avec un je ne sais qui ?

ROSETTE.

Qu'est-ce que vous dites, M. Champagne ?

CHAMPAGNE.

N'avez-vous pas de honte d'être en telle compagnie ? J'en dirai deux mots à votre pere.

ROSETTE.

Mon pere apprendra sans peine que je causois avec ce jeune homme dont il connoît les bons sentimens.

CHAMPAGNE.

Les bons sentimens d'un vagabond, à qui j'ai fermé ma porte hier au soir !

ROSETTE, *vivement.*

Vous avez fermé votre porte à monsieur ? C'est fort mal fait à vous !

CHAMPAGNE.

En vérité ! falloit-il pas que je logeasse un monsieur qui vouloit adroitement & sans bourse délier, prendre chez moi son souper & son gîte ?

ROSETTE, *à part.*

Le méchant homme !

CHAMPAGNE.

Retournez chez vous, mademoiselle, je vous l'ordonne.

ROSETTE.

Voilà un ordre qui ne me donne que l'envie d'en rire.

CHAMPAGNE.

Ma recherche est agréée du pere du Taillis ; je suis votre futur époux, par conséquent votre maître ; obéissez.

ROSETTE.

Vous, mon époux ! vous, mon maître ! rayez cela de vos papiers, s'il vous plaît !

CHAMPAGNE.

Pas plus tard que demain : oui, demain. En attendant, mademoiselle, rentrez au logis. (*Il la prend par le bras.*)

ROSETTE *avec fierté.*

Doucement, M. Champagne !

GEORGES *se mettant entre les deux & l'arrêtant.*

Monsieur !...

CHAMPAGNE *brusquement.*

Ce ne sont pas vos affaires. Marchez, mademoiselle, sur-le-champ.

GEORGES.

Monsieur, je suis ordinairement fort modéré.

CHAMPAGNE *brusquement.*

Oh ! je vous conseillerois d'être autrement !

GEORGES.

Mais comme il arrive par fois de trouver en son chemin des gens mal appris qui ont besoin de certaines leçons... (*Il le prend d'une main vigoureuse, & le fait reculer en le serrant.*)

CHAMPAGNE *déconcerté.*

Monsieur, un moment ! Savez-vous qui je suis ?

GEORGES.

Je vois que vous n'êtes pas un homme poli.

CHAMPAGNE.

Savez-vous que j'ai été le chef de cuisine d'un colonel de houssards ?

GEORGES.

C'est possible.

CHAMPAGNE.

Savez-vous que j'ai vu soixante-dix-huit combats?

GEORGES *d'un ton badin.*

Par une lucarne !

CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Que j'ai tué de ma propre main de Pruſſiens, des Hongrois, des Hanovriens & des Catalans ? (*Il fait un geſte menaçant.*)

GEORGES *le tenant toujours d'un poignet vigoureux.*

Moi, je ne tue pas le gens, je leur enſeigne à vivre. (*Le conduiſant vers ſa porte.*) N'eſt-ce pas là votre demeure ?

CHAMPAGNE.

(*D'un ton radouci.*) Oui, c'eſt-là ma demeure. (*Reprenant le ton inſolent.*) Ignorez-vous que j'ai chez moi le ſabre de mon maître, & qu'il a le fil ?

GEORGES.

Malgré tout l'uſage que vous en avez fait, allez voir s'il eſt toujours à la même place. (*Il le pouſſe.*)

CHAMPAGNE.

Monſieur !

GEORGES.

Allez, allez, (*Il le fait reculer juſqu'auprès de ſa porte.*)

CHAMPAGNE *ſur le ſeuil de ſa porte.*

Nous nous retrouverons ! (*Il fait le geſte d'un homme qui ſe bat.*) L'épée, le fuſil, le canon, tout m'eſt égal. Oh ! nous nous retrouverons, nous nous.... (*Georges s'avance d'un air courroucé.*)

CHAMPAGNE.

Je ne crains perſonne ! (*Il rentre & ferme bruſquement ſa porte. En dedans de ſa maiſon & fort haut.*) Je ne crains perſonne !

SCENE VIII.

GEORGES, ROSETTE.

GEORGES.

Je vois préſentement, belle Roſette, que ce n'eſt point là le mari qu'il vous faut.

ROSETTE.

Oh ! non certainement ! c'eſt un vieux bourru, un vilain homme. Je vais prier mon pere de lui ſignifier une fois pour toutes, qu'il n'ait plus à me parler de ſes prétentions. (*Revenant ſur ſes pas avec une bonté ingénue.*) Vous... ne vous en irez pas ?... Vous ne répondez rien... Comme vous avez l'air triſte ! C'eſt pourtant une bien mauvaiſe choſe, que la triſteſſe !

GEORGES *en ſouriant.*

Vous avez raiſon. C'eſt la premiere fois de ma vie qu'il m'arrive de m'y livrer.

ROSETTE *triſtement.*

Et c'eſt avec moi que vous commencez d'avoir du chagrin ? en ſerois-je la cauſe ?

GEORGES.

Oui, je ne vous le cache pas.

ROSETTE *très-étonnée.*

Je ſuis cauſe, moi, de votre triſteſſe ? (*D'un air bien chagrin.*) Et qu'ai-je fait qui puiſſe vous affliger ?

GEORGES *avec une vivacité bien tendre.*

Oh ! rien que de vous montrer trop digne d'être adorée !

ROSETTE.

Ne soyez plus comme cela, je vous prie. Quand je vois qu'on est triste, je le deviens aussi ; & ça me fait pleurer. (*Du ton de la plus aimable sensibilité.*) Vous promettez de rester ?.. oh ! oui, vous me le promettez... Je vois cela dans vos yeux. Sans adieu, M. Georges. (*Elle fait la révérence, & sort.*)

SCENE IX.

GEORGES seul.

CETTE enfant rendroit fou le plus sage des hommes ! Je l'aime passionnément ; je ne saurois me le dissimuler ; si je la demandois à son pere ? mais elle est pauvre, & l'affreuse détresse est mon partage... Fuyons. (*Il fait quelques pas.*) Je me sens retenu par une force invincible... Je suis agité, oppressé .. je ne me conçois plus .. Hier, je surmonte une passion de dix ans ; aujourd'hui, je ne saurois vaincre une passion d'un jour. Ah ! ma philosophie m'abandonne !

SCENE X.

GEORGES, M. DUPRÉ, LE BRIGADIER, UN CAVALIER.

LE BRIGADIER *parlant à M. Dupré dans le fond du théâtre, lui montrant Georges..*

OUI, le voilà, c'est lui-même ! Je vous en réponds, M. le notaire ! c'est lui ! M. DUPRÉ.

Bon. (*Il s'avance ; les cavaliers le suivent. S'adressant à Georges.*) C'est vous, monsieur, qu'on a mené chez le Juge criminel, où une mépriſe fâcheuse vous a mis dans la nécessité de décliner votre nom ? GEORGES.

Oui, monsieur. (*à part.*) Encore quelque nouvelle infortune !

M. DUPRÉ.

Je vous cherche depuis ce matin.

GEORGES.

Je ne me suis pourtant pas écarté de ces lieux.

M. DUPRÉ.

Je suis le notaire de ce village. Hier, vers la fin du jour, un étranger assez mal vêtu se présente chez moi : » Monsieur, » me dit-il brusquement, en me remettant une petite cassette » qu'il tenoit à la main, comme l'on m'assure que vous êtes » honnête homme, je vous remets en dépôt cinq cent mille » livres, dont je me suis chargé à Marseille, pour le fils d'un » laboureur qui revient d'un long voyage, & qui doit être » ici. S'il n'y est pas, il doit s'y rendre incessamment. On le » nomme Mathurin Georges du Rocher, né au village des » Murs, voisin de celui-ci. »

GEORGES.

C'est mon nom, le lieu de ma naissance !

M. DUPRÉ.

Monsieur, ai-je demandé à cet inconnu, d'où vient cet argent ? » C'est mon secret, m'a-t-il répondu. Donnez-moi votre

» reconnoiſſance, & remettez promptement à ſa deſtination le » dépôt que je vous confie ». A peine avois je fait ce qu'il exigeoit de moi, qu'il a remonté ſur ſon cheval, & s'eſt éloigné au grand galop.

GEORGES.

*E*h bien, Monſieur ?

M. DUPRÉ.

Ce matin, je me ſuis transporté audit village des Murs. Le réſultat de mes informations a été d'apprendre qu'en effet on y avoit connu un jeune homme de ce nom ; mais que depuis pluſieurs années on n'en avoit aucune nouvelle.

GEORGES.

C'eſt de moi dont vous a parlé, monſieur.

M. DUPRÉ.

Je le ſais : voici comment. Embarraſſé d'un dépôt de cette importance, je ſuis revenu chez le Juge pour le conſulter. (C'eſt le même devant lequel vous avez comparu. Frappé de votre nom, poſſeſſeur de vos papiers, il en a fait un nouvel examen ; vous êtes Mathurin Georges du *R*ocher, du village des Murs ; en conſéquence, c'eſt à vous que je dois remettre les cinq cent mille livres.

GEORGES.

Cinq cent mille livres à moi !

M. DUPRÉ.

Oui, monſieur ; ils ſont chez moi.

GEORGES.

Mais, monſieur, l'étranger de qui vous tenez cet argent, quel homme étoit-ce ?

M. DUPRÉ.

Suivant le rapport de M. le Brigadier que voilà, c'eſt le même qui vous a cru l'auteur du vol de ſa valiſe.

GEORGES *encore plus étonné.*

C'eſt cet homme qui a dépoſé chez vous cinq cent mille livres pour moi ?

M. DUPRÉ.

Lui-même : le connoiſſez-vous ?

GEORGES.

Puiſqu'il m'a pris pour un voleur, nous ne nous connoiſſions ſurement pas.

M. DUPRÉ.

Tous les jours on eſt chargé d'un dépôt pour des perſonnes qu'on n'a jamais vues. Le Juge m'autoriſe à me deſſaiſir de la caſſette entre vos mains. Je demeure à deux pas ; venez, monſieur, je vais vous la remettre.... Je me félicite d'avoir été le dépoſitaire d'un bien qui, ſi c'eſt un don, paroît celui d'une bienfaiſance éclairée ; puiſqu'il ne pouvoit, à en juger par les apparences, tomber en de meilleures mains que les vôtres. Venez. monſieur.... Vous balancez ?

GEORGES.

Mais de bonne-foi, puis-je croire à cette faveur exceſſive de la fortune ?

M. DUPRÉ.

Monſieur, la fortune vient ſouvent lorſqu'elle eſt le moins attendue. Elle vous comble de ſes bienfaits, profitez-en. Allons, venez. (*Il l'entraîne ; ils ſortent.*)

SCENE XI.

LE BRIGADIER, LE CAVALIER.

LE CAVALIER.

CE que c'eſt que le bonheur !

LE BRIGADIER.

J'ai bien vu tout de ſuite, moi, que ce voleur n'étoit pas un voleur comme un autre.

LE CAVALIER.

La fortune n'aura point pour nous de ces faveurs-là !

LE BRIGADIER.

Cependant nous rendons à la ſociété des ſervices qui ne ſauroient, je crois, ſe payer trop cherement.

LE CAVALIER.

Parbleu ! pendant que les citoyens dorment, nous veillons, nous !

LE BBIGADIER.

Ils nous doivent leur repos, & la conſervation de leurs propriétés.

LE CAVALIER.

Pour ma part, j'ai purgé le pays de deux cents brigands au moins.

LE BRIGADIER.

Moi, j'en ai capturé plus de mille.

LE CAVALIER.

Et nous n'en ſommes pas plus riches.

LE BRIGADIER *riant.*

On devroit bien nous gratifier auſſi de quelques cent mille livres, n'eſt-ce pas, camarade ? Mais au moins nous avons une retraite !

LE CAVALIER.

Heureuſement. Ah ! voici notre jeune homme.

SCENE XII.

LE BRIGADIER, LE CAVALIER, GEORGES.

LE BRIGADIER.

FAUT être juſte ; il a l'air honnête, celui-là : je penſe qu'il fera un bon uſage de ſon bien. (*Parlant à Georges en ôtant ſon chapeau, & d'un air très-poli.*) Excuſez, monſieur, ſi ce matin nous....

GEORGES.

Vous avez fait votre devoir, meſſieurs ; vous ne me connoiſſiez pas.

LE BRIGADIER.

(*Toujours le chapeau bas, d'un air bien humble & bien doux.*) Voici un beau jour pour vous, monſieur ! ſi je puis vous être de quelque utilité dans mon état, ne m'épargnez point, monſieur, ne m'épargnez point, je vous en prie ! je ſuis tout à votre ſervice.

GEORGES.

Je vous ſuis fort obligé, meſſieurs ; mais je tâcherai de n'a-

voir pas besoin de vos services. (*Le Brigadier salue Georges profondément, & sort avec le Cavalier.*)

SCENE XIII.

GEORGES *seul, tenant la cassette.*

IL y a bien là-dedans cinquante mille francs en or, & cent cinquante mille écus en bon papier! La moitié d'un million, à moi qui n'avois pas hier de quoi souper! (*Avec transport.*) Quel bonheur!... (*Avec réflexion.*) Mais une grande fortune doit-elle causer une grande joie à celui qui se pique de quelque sagesse? (*Avec attendrissement.*) Eh! pourquoi non? Un sage peut se réjouir d'avoir des richesses, puisqu'avec des richesses on peut arracher des victimes à l'adversité! (*Vivement.*) Je ferai bâtir une maison hospitaliere ici, oui, là; & tous ceux qui sont pauvres & malheureux comme je le fus, y trouveront un asyle & des secours. Comme tout s'enchaîne dans la vie! & comme les plus grands maux sont, par fois, la source des plus grands biens! Si j'avois passé la nuit dans une bonne auberge, au lieu de coucher sous un arbre dans la forêt; si des voleurs n'y avoient pas laissé une valise; si je ne l'avois pas trouvée; si je n'avois pas été accusé & conduit chez le Juge, il n'eût pas su mon nom; je serois parti d'un pays où je croyois n'avoir plus rien à prétendre, & le notaire n'auroit su à qui remettre le dépôt.... Mais quelle main libérale peut m'adresser un si magnifique présent? C'est un mystere... incompréhensible. N'importe; la chose existe, profitons-en. Volons chez le pere du Taillis. Ah! j'y suis appellé par la reconnoissance, & par un autre sentiment non moins délicieux? (*avec force*) dont rien à présent ne m'empêche de goûter toute la douceur.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GEORGES *seul.*

LE pere du Taillis & sa fille ne sont point chez eux. Oh! ils ne peuvent tarder à rentrer dans leur logis... Mon argent est en sûreté; je viens de le déposer chez le notaire... J'ai eu soin de de mettre quelque argent dans ma poche. A présent, mon affaire la plus urgente est, je crois, de me dédommager un peu du jeûne austere que je fais depuis quelques jours. Et puis, je veux régaler Rosette & son pere; & le brave Notaire, je ne prétends pas l'oublier. Commandons un bon repas. Cette auberge est celle où M. Champagne, mon rival, refusa de me donner à souper hier au soir: aujourd'hui peut-être y ferai-je mieux accueilli. (*Il frappe.*)

SCENE II.

GEORGES, CHAMPAGNE.

(*Georges frappe fort.*)

CHAMPAGNE *en dedans.*

ON y va.... Un moment. (*Il paroît.*) Comme diable vous frappez ! Eh ! encore ce maudit homme ! Venez-vous m'inſulter juſques chez moi ?

GEORGES.

Je n'ai garde : vous avez chez vous un grand ſabre qui tient les gens dans le reſpect. Je viens au contraire vous faire ma cour ; c'eſt-à-dire, vous commander un feſtin.

CHAMPAGNE.

Un feſtin ! (*Il rit.*) Ha, ha, ha !... Et c'eſt vous qui payez ?

GEORGES.

Oui, M. l'aubergiſte ; ce ſera moi qui vous payerai.

CHAMPAGNE.

Avec un bon ſur les brouillards de nos prés, n'eſt-ce pas, M. l'aventurier ? S'il vous plaiſoit de paſſer votre chemin ?

GEORGES *à part.*

Voilà un homme bien intraitable !

CHAMPAGNE.

Ne vous ai-je pas dit aſſez clairement que je ne fais point de crédit ?

GEORGES.

Vous êtes, je le vois, de ces machines qu'on ne fait mouvoir qu'avec de l'or ou de l'argent ; eh bien, voilà de l'or. (*Il lui montre une poignée de pieces d'or qu'il tire de ſa poche.*) Croyez-vous qu'il y en ait aſſez pour répondre du meilleur repas qui puiſſe ſortir de votre cuiſine ?

CHAMPAGNE *tout ébahi.*

O bon dieu ! bon dieu ! (*Il ôte ſon bonnet, ſalue Georges & l'argent tour-à-tour.*)

GEORGES *à part.*

Comme le ſeul éclat des eſpeces vous transforme ces gens-là !

CHAMPAGNE.

Monſieur.... excuſez.... Si j'avois su...

GEORGES *remettant les pieces d'or dans ſa poche.*

Si vous aviez su que j'étois riche, vous euſſiez été poli juſqu'à la baſſeſſe, n'eſt-ce pas ? Vous m'avez cru pauvre, vous avez été malhonnête juſqu'à l'inſolence.

CHAMPAGNE.

Dame, monſieur, c'eſt que.... on ne connoît pas... Monſieur eſt mis ſi ſimplement !

GEORGES.

Oui, la miſe en impoſe toujours à une eſpece de gens qui ne ſavent honorer que l'enſeigne de l'opulence ; comme s'il n'étoit pas ordinaire que l'honnête homme ſe montrât ſous un habit commun, tandis que le frippon, fort ſouvent ſe cache ſous un ſurtout doré !

CHAMPAGNE *tenant toujours ſon bonnet, & faiſant toujours des révérences.*

Monſieur a bien raiſon. Je ſuis bien fâché....

GEORGES.

Laiſſez vos révérences & vos excuſes; elles m'humilient pour vous. Songez à m'apprêter un bon repas : je compte ſur pluſieurs convives.

CHAMPAGNE.

Monſieur n'a qu'à ordonner ; tout ce que j'ai eſt au ſervice de monſieur ; mais monſieur me permettra une petite obſervation.

GEORGES.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

CHAMPAGNE.

Selon ce que monſieur m'a dit hier au ſoir, monſieur ne mange point de viande ?

GEORGES.

Je n'en mange point, il eſt vrai ; mais les perſonnes que je veux traiter ne ſont pas à mon régime. Servez-les comme tout le monde.

CHAMPAGNE.

Je ferai enſorte que monſieur ſoit content. Il me vient une bonne idée. M. Dupré le notaire donne un grand dîner demain, jour de ſa fête ; il ne conſommera pas toutes ſes proviſions ; je vais le prier de m'en céder quelques-unes.

GEORGES.

Allez où il vous plaira, pourvu que vous me ſerviez promptement.

CHAMPAGNE.

Oui, monſieur. (*A part.*) Où avois-je donc les yeux, de l'avoir pris pour un malheureux ? Un homme riche ſe devine pourtant ! (*En s'en allant.*) L'honneur de votre protection, monſieur.

SCENE III.

GEORGES *ſeul.*

C'Est une choſe étonnnante & triſte à-la-fois, que cet aſcendant ſi prompt & ſi ſûr, qu'avec de l'or on exerce ſur la plupart des hommes ! Avec une raiſon ſupérieure & des vertus ſublimes, à peine, dans l'eſpace d'un ſiecle, en obtenez-vous quelque choſe !

SCENE IV.

DU TAILLIS, GEORGES.

DU TAILLIS.

Eh ! vous êtes encore ici, vous ? tant mieux. J'ai à vous parler. Savez-vous bien que vous plaiſez beaucoup à ma fille ?

GEORGES *étonné.*

Quoi ! je ſerois aſſez heureux !...

DU TAILLIS.

Depuis ce matin, mes oreilles ſont rebattues de votre nom.

M. Georges par ci., M. Georges par-là. Il eſt bien aimable, ce M. Georges! n'eſt-ce pas, mon pere? Il auroit bien tort de s'en aller! pas vrai, mon pere? Et puis d'être triſte, de cacher des larmes qui lui tombent des yeux. C'eſt le premier chagrin que je vois à mon enfant; & à vous dire vrai, ça me tracaſſe. Écoutez, M. Georges, je n'y vais pas par deux chemins. Je ſuis franc, répondez-moi: chaſſez-vous?

GEORGES.

Si je chaſſe?

DU TAILLIS.

Je ne demande pas que vous tiriez comme moi, qui abattrois une noiſette dans un buiſſon, ſans toucher aux feuilles, mais vous croyez-vous en état de tuer proprement vos deux perdrix au vol?

GEORGES.

Tuer, moi! oh! non; je ne poſſede pas cette ſcience-là.

DU TAILLIS.

J'en ſuis fâché. Ma fille vous aime, pas de doute à ça. Vous êtes pauvre; mais je crois un bon garçon. Si vous étiez un peu familier avec le fuſil, je vous donnerois Roſette avec la ſurvivance de ma place, & d'avance vous en partageriez les profits.

GEORGES *à part.*

L'excellent homme!

DU TAILLIS.

On ne s'enrichit pas au métier que je fais; mais on vit. Et puis la conſidération.... garde de la forêt de Frinville! c'eſt un état!

GEORGES.

M. du Taillis, je mériterai, ſi je peux, l'amitié particuliere que vous me témoignez: en attendant, je dois vous prévenir qu'on a commandé un feſtin dans cette auberge, & que vous êtes priés d'en être les convives, vous & votre fille.

DU TAILLIS *étonné.*

On m'invite à un repas, moi! qui donc?

GEORGES.

Quelqu'un qui a beaucoup de choſes à vous dire.

DU TAILLIS.

Et c'eſt à table qu'il veut me conter tout ça? Il me prend par mon fort. Il a raiſon, on parle mieux en buvant un coup. Quel eſt cet honnête homme?

GEORGES.

Vous le ſaurez ce ſoir; allez, je vous prie, avertir votre fille, & revenez ici promptement tous les deux.

DU TAILLIS.

C'eſt ſingulier ça! Vous y ſerez à ce repas?

GEORGES.

Aſſurément. Je ſuis chargés d'en faire les honneurs.

DU TAILLIS.

A la bonne heure. Un ſouper ne ſe refuſe pas.... Mais d'où

d'où diable ? Oh ! c'eſt ſûrement quelque ami qui paſſe & qui veut me régaler ! Je m'en vais, je m'en vais chercher Roſette : elle eſt à deux pas, je reviens dans l'inſtant. Sans adieu, l'ami. (*Il ſort en courant & d'un air bien joyeux.*)

SCENE V.

GEORGES *ſeul.*

JE vois donc s'accomplir en un ſeul jour, tous les vœux que j'ai formés dans vingt ans d'exiſtence ! J'aime un objet digne de ma tendreſſe, & j'ai lieu de croire que j'en ſuis véritablement aimé. Je peux lui procurer l'aiſance & le bonheur ; je peux. . .

SCENE VI.

GEORGES, MAD. ROBERT.

GEORGES.

MAIS j'apperçois madame Robert ! j'en ſuis bien aiſe. Elle approche ; obſervons un peu l'effet que produira ſur elle mon changement de fortune.

Madame ROBERT *appercevant Georges.*

(*A part.*) Encore ce Georges ! quelle fâcheuſe rencontre !

GEORGES.

Votre ſerviteur, madame Robert.

Madame ROBERT *ſechement.*

Votre ſervante, monſieur.

GEORGES.

Vous avez l'air fâchée.

Madame ROBERT.

Que vous importe mon air ?

GEORGES.

Il m'importe que vous ne me faſſiez point mauvaiſe mine. (*Elle veut s'en aller. Il l'arrête.*) Quoi ! déjà vous me privez du plaiſir de vous voir ! Ne vous en allez pas.

Madame ROBERT *avec impatience.*

J'ai bien le temps de reſter !

GEORGES.

Un moment !

Madame ROBERT *toujours avec impatience.*

Eh bien, qu'eſt-ce qu'il y a ? que voulez-vous ?

SCENE VII.

GEORGES, MAD. ROBERT, DU TAILLIS, ROSETTE.

GEORGES *avec force, appercevant du Taillis & ſa fille.*

VENEZ, M. du Taillis ; & vous, belle Roſette approchez. Il eſt temps que tout le monde ici connoiſſe l'état de ma fortune. Je déclare donc que je ſuis poſſeſſeur de cinq cent mille livres.

Madame ROBERT.

(*A part, avec le plus grand étonnement.*) Cinq cent mille livres !... (*Haut.*) Vous poſſédez cinq cent mille livres, vous, monſieur ?

GEORGES.

Oui, madame Robert.

Madame ROBERT *à part.*

Ciel ! auroit-il voulu m'éprouver ?

DU TAILLIS *très-étonné.*

Tout de bon ! vous avez tant de bien que ça ?

GEORGES.

Oui, M. du Taillis. J'ai cinq cent mille livres, tant en bons billets qu'en belles especes.

Madame ROBERT *vivement.*

Eh ! où eſt-elle, où eſt-elle donc, cette ſomme de cinq cent mille francs ?

GEORGES.

Chez le notaire du lieu, que j'ai prié d'en être un moment le dépoſitaire.

Madame ROBERT *vivement.*

Chez M. Dupré ?

GEORGES.

Chez M. Dupré.

Madame ROBERT *à part.*

Malheureuſe ! qu'as-tu fait ?

DU TAILLIS *en riant.*

C'étoit donc pour rire que vous faiſiez le pauvre ce matin ?

Madame ROBERT *en criant.*

Revenir avec un demi-million ! & ſe dire dénué de tout !

DU TAILLIS *en riant à gorge déployée.*

C'eſt une grande perfidie !

Madame ROBERT.

(*A part.*) Tâchons de réparer notre ſottiſe. (*Haut.*) Convenez, M. Georges, que la fantaiſie de m'éprouver vous a paſſé par la tête. Eh bien, tenez, je vous l'avouerai, j'ai eu le même deſſein.

GEORGES.

Quel deſſein, madame ?

Madame ROBERT.

L'accueil qu'hier je vous ai fait, n'étoit qu'un jeu dont l'idée m'eſt venue tout d'un coup.

GEORGES *en ſouriant.*

Un jeu ?

Madame ROBERT.

Je me ſuis renfermée bruſquement dans ma maiſon, pour voir ſi votre amour réſiſteroit à cette épreuve.

GEORGES *avec ſenſibilité.*

Laiſſer un amant dans la rue !

DU TAILLIS *vivement.*

La nuit !

GEORGES.

Pour l'éprouver !

DU TAILLIS *en colere, & vivement.*

Après huit ans d'abſence !

GEORGES *riant.*

L'épreuve eſt nouvelle.

Madame ROBERT.

Déplacée peut-être. Je m'en suis repentie sur-le-champ, je ne le cache pas. J'aurois voulu vous revoir, vous rappeler.

GEORGES *riant.*

En effet, le ton que vous preniez tout-à-l'heure encore, prouve que vous aviez fort envie de me rappeler.

Madame ROBERT.

C'étoit... Que vous dirai-je ?

DU TAILLIS *en étouffant de rire.*

Voilà le difficile !

Madame ROBERT.

C'étoit contrainte... embarras de parler la premiere... Mais tout en ayant l'air de vous fuir, je vous cherchois.

DU TAILLIS *à part.*

L'effrontée menteuse !

Madame ROBERT.

Oui, soyez-en sûr, je vous cherchois ; je songeois à réparer mes torts de maniere à vous en faire perdre le souvenir lorsque...

GEORGES *l'interrompant très-fermement.*

Il suffit, madame Robert. N'ayant pas, comme vous le talent de feindre, je vais, en deux mots, vous faire connoître mes vrais sentimens. Si je vous laissois développer le petit plan de séduction qu'en ce moment vous arrangez dans votre tête, je vous verrois, oubliant l'orgueil de votre sexe, recourir aux protestations, aux prieres, aux larmes peut-être, pour me convaincre de votre tendresse, qui ne seroit ; au fond, que l'amour passionné qui déjà vous enflamme pour mon trésor. Je vous sauve cette humiliation, madame, en vous déclarant que vos efforts seroient inutiles. Mon cœur, que vous m'avez forcé de reprendre, ne vous appartient plus. Voilà celle à qui je l'ai donné pour toujours. Puisse-t-elle en agréer l'hommage ! & consentir, sous le bon plaisir de M. du Taillis, qu'à ce don, le plus précieux que je puisse lui offrir, je joigne celui de ma fortune & de ma main !

ROSETTE *à part.*

Qu'entends-je ?

DU TAILLIS.

Tout de bon ! vous épouseriez ma fille, qui n'a rien, riche comme vous êtes ?

GEORGES.

Riche ! ah ! je ne le serai qu'alors que je pourrai dire : Je possede le cœur & la main de Rosette.

DU TAILLIS.

Oh ! vous pouvez le dire d'avance ; je réponds de son consentement comme du mien. (*Georges lui serre la main d'un air pénétré.*)

Madame ROBERT.

J'étouffe.

GEORGES.

Tout ceci vous étonne, Madame ?

Madame ROBERT.

Donner ſa main, devant moi, à une petite fille de cette eſpece !

GEORGES.

Une petite fille !... ah ! ce ſeroit un grand mal, ſi je vous faiſois le don de ma fortune ! Tout me le dit à préſent.

Madame ROBERT.

Un grand mal ?

GEORGES.

Oui, madame : entre les mains de Roſette, cette ſomme, objet de vos regrets, ſera le patrimoine des infortunées, j'en ſuis ſûr ; dans vos mains, au contraire, que ſeroit-elle ? le bien de perſonne, pas même le vôtre, puiſque l'avarice qui entaſſe perpétuellement, ſans jamais répandre, ne jouit pas elle-même des richeſſes qu'elle poſſede.

DU TAILLIS *en riant : à part.*

Oh ! la bonne & belle vérité !

Madame ROBERT.

Le monſtre !

GEORGES en riant.

Cette petite leçon, madame Robert, vous apprendra qu'il ne faut jamais mépriſer les malheureux.

Madame ROBERT *hors d'elle même.*

On ſe ſouviendra, toute ta vie, que tu n'eſt qu'un miſérable enrichi.

GEORGES.

Je l'eſpere, car j'aurai ſoin de ne l'oublier jamais moi-même.

SCENE VIII.

CHAMPAGNE, M. DUPRÉ, GEORGES, DU TAILLIS, ROSETTE, MAD. ROBERT.

CHAMPAGNE *en colere.*

OUI, monſieur Dupré, oui, tout ce que vous me contez là, prouve que vous avez fait une furieuſe bévue.

M. DUPRÉ.

Vous me dites des choſes fort étranges, monſieur. J'avoue que la conformité de nom auroit pu donner lieu à une mépriſe. La choſe va s'éclaircir, car voilà encore le jeune homme, que j'ai cru le propriétaire de la caſſette.

CHAMPAGNE.

Cet avanturier ! ô ciel ! c'eſt donc toi qui t'es emparé de mon bien, ſous mon nom ?

GEORGES.

Sous votre nom !

CHAMPAGNE.

Oui, mon nom, vil impoſteur !

M. DUPRÉ.

Monſieur n'eſt point un impoſteur ; on a vu ſes papiers, ils ſont en regle.

CHAMPAGNE.

Ses papiers n'y font rien ; je m'appelle Mathurin Georges du Rocher.

GEORGES *vivement.*

Qu'entends-je !

CHAMPAGNE *vivement.*

Mon pere étoit Laboureur au village des Murs. La caſſette, dites-vous, eſt adreſſée à Mathurin Georges du Rocher, fils d'un Laboureur, du village des Murs ; par conſéquent, la caſſette m'appartient.

M. DUPRÉ *vivement.*

Si le nom que vous prétendez faire valoir eſt vraiment votre nom de famille, pourquoi n'êtes-vous connu que ſous celui de Champagne, depuis quinze jours que vous habitez ce pays ?

CHAMPAGNE.

La raiſon en eſt toute ſimple. Champagne étoit mon nom de guerre chez le maître que je ſervois. Je l'ai conſervé depuis ce temps-là.

M. DUPRÉ *vivement.*

Mais enfin, ce matin, j'ai été prendre des informations dans ce village que vous dites être le lieu de votre naiſſance. (*Montrant Georges.*) On s'y eſt rappellé monſieur ; un jeune homme : quant à vous, je vous aſſure que vous y êtes bien oublié.

CHAMPAGNE.

Je le crois ben, il y a trente ans que j'en ſuis ſorti, & que je n'y ai pas donné de mes nouvelles. On m'y croit mort, apparemment.

GEORGES *vivement.*

Vous dites donc, monſieur l'aubergiſte, que vous vous appelez Mathurin Georges du Rocher ?

CHAMPAGNE.

Vous en doutez, peut-être ?

GEORGES *vivement.*

Et vous êtes né au village des Murs ?

CHAMPAGNE *avec impatience.*

Oh ! voilà bien des queſtion ! (*Il tire de ſa poche un vieux porte-feuille de cuir noir, & y prend deux papiers.*) Tenez, monſieur le notaire, voyez ſi j'en impoſe... Ceci, c'eſt mon paſſe-port... Voilà mon extrait baptiſtaire : liſez.

M. DUPRÉ *après avoir lu, & lui rendant ſes papiers.*

C'eſt ſans replique.

GEORGES.

Il ſe nomme comme moi ?

M. DUPRÉ.

Comme vous abſolument. Et tout comme vous, il doit le jour à un Laboureur, lequel fut, ainſi que votre pere, habitant du hameau qui vous a vu naître.

GEORGES *ſe tournant vers Champagne.*

En ce cas, vous êtes mon oncle & mon parrain.

CHAMPAGNE.

Votre oncle, moi ?

GEORGES.

Oui ; vous êtes frere de feu mon pere. Quelques jours

après m'avoir tenu sur les fonts de baptême, vous partîtes.

CHAMPAGNE.

A la vérité, j'avois un neveu que je n'ai pas vu depuis le moment de sa naissance Que ce soit vous ou un autre, je m'en moque. M. Dupré, en jasant, vient de me conter l'histoire de cette cassette que vous vous êtes appropriée si lestement. Vous ignorez d'où elle vient : je ne l'ignore pas, moi ; & je prétends qu'elle me soit rendue.

M. DUPRÉ.

Messieurs, l'homme qui me l'a confiée n'a point voulu me faire connoître celui qui l'envoye. Il s'est contenté de dire que les cinq cent mille livres appartiennent à Mathurin Georges du Rocher, fils d'un Laboureur arrivant de voyage, & devant résider ici depuis fort peu de temps.

CHAMPAGNE.

N'est-ce pas moi qui suis établi depuis peu dans ce village ?

M. DUPRÉ.

Il est vrai : vous avez voyagé ?

CHAMPAGNE.

Belle demande ! Quand on a servi un colonel de Housards, on a vu du pays, je pense ! Ne m'avez-vous pas dit, M. Dupré que le porteur de la boëte a déclaré qu'elle lui a été remise à Marseille ?

M. DUPRÉ.

J'en conviens.

CHAMPAGNE.

A Marseille ! Cela explique tout, c'est à moi que la cassette est envoyée.

M. DUPRÉ.

Comment cela ?

CHAMPAGNE.

J'ai sauvé la vie à un homme de Marseille.

M. DUPRÉ.

Eh bien ?

CHAMPAGNE.

Nous étions dans une barque, la mer étoit fort grosse ; une imprudence le fit tomber à l'eau ; je lui jetai un bout de corde, il s'y accrocha, & fut sauvé.

DU TAILLIS *en colere & très-impatienté.*

Ah bon Dieu ! le bel exploit !

CHAMPAGNE.

Monsieur, me dit-il, je pars pour le Levant. Si mon voyage est heureux, je me souviendrai que je vous dois la vie. Cet homme sera revenu opulent, se sera informé de moi, & ce bienfait sûrement une marque de sa reconnoissance.

Madame ROBERT *avec joie.*

L'excellente aventure ! je serai vengée !

M. DUPRÉ.

Et vous, monsieur, avez-vous des connoissances à Marseille ?

GEORGES.

Non, Monsieur, je n'y connois personne.

M. DUPRÉ.

Mais enfin, ne voyez-vous rien qui puiſſe vous faire ſoupçonner que ce ſoit à vous cette ſomme ?

*G*EORGES.

Je vous ai dit que non. Je ne ſais point trahir la vérité. J'ai voyagé avec un ſavant qui m'honoroit de ſon eſtime, & qui s'appelloit M. de Limours. C'étoit, il eſt vrai, le plus généreux des hommes ; mais ſa médiocre fortune ſuffiſoit à-peine aux frais de ſes voyages. Il avoit même tout perdu, quand nous fûmes contraints de nous ſéparer.

CHAMPAGNE.

Eh bien, M. Dupré, êtes-vous encore dans l'incertitude ? (*Parlant à Georges*). Donnez-moi mon argent, mon neveu. Allons donc, veux-tu bien me donner ma caſſette ?

*G*EORGES *fièrement.*

Elle eſt chez monſieur le notaire ; vous êtes le maître de l'y aller chercher.

CHAMPAGNE.

Allons-y tout de ſuite.

M. DUPRÉ.

Un moment ! l'affaire eſt délicate, monſieur ! Il faut des éclairciſſemens plus certains.

GEORGES.

Ils ſeroient inutiles. La choſe eſt toute éclaircie.

CHAMPA*G*NE.

Il le dit lui-même, vous le voyez ; allons chez vous, M. le notaire.

M. DUPRÉ.

Un inſtant, vous dis-je. C'eſt au Juge à prononcer. Allons chez lui préalablement. Ma demeure eſt près de la ſienne. Si ſa déciſion eſt en votre faveur, le dépôt vous ſera remis ſur-le-champ.

CHAMPA*G*NE.

Eh ! qu'eſt il beſoin de Juge ? mes droits ſont clairs comme le jour.

M. DUPRÉ.

Ils paroiſſent plus clairs que ceux de monſieur, j'en conviens ; mais il faut agir légalement en toutes choſes. Venez, meſſieurs.

*G*EORG*E*S.

Je vous dis, monſieur, que cet argent ne peut m'être adreſſé ; ainſi, ma préſence.....

M. DUPRÉ.

N'importe, venez, monſieur ; & vous auſſi, madame Robert.

Madame ROBERT.

Moi ? oh ! très-volontiers, M. Dupré.

M. DUPRÉ.

Suivez-moi tous, vous en ſupplie. Comme j'ai été le dépoſitaire de la ſomme, je veux que ma conduite, en cette circonſtance, ait la plus grande publicité. (*A part.*) Que je plains ce pauvre jeune homme !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE *venant de chez le Juge, accourant & sautant de joie. Il tient la cassette.*

C'EST à moi, c'est à moi le trésor ! Je le tiens, le voilà ! Mon nigaud de neveu a tant répété, a si bien prouvé qu'il ne pouvoit lui appartenir, que le Juge a fini par m'adjuger la somme. Dans le fait, il n'a pu juger autrement. C'étoit pour moi, rien de plus clair.

SCENE II.

MAD. ROBERT DU TAILLIS, GEORGES, M. DUPRE', ROSETTE, *venant tous de chez le Juge*, CHAMPAGNE.

MADAME ROBERT *arrivant la premiere.*

AH ! je suis dans l'enchantement !

CHAMPAGNE *sans voir les acteurs qui entrent & toujours occupé de son argent.*

Cinq cent mille livres ! J'en deviendrai fou. Loin de moi cette enseigne d'un métier vil & obscur. (*Il arrache son tablier & le jette loin de lui. Se tournant vers sa maison, d'un ton d'importance* : Holà ! quelqu'un ! Guillot, Guillot ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS GUILLOT.

GUILLOT sortant de l'auberge.

PLAIT-IL not' maître ?

CHAMPAGNE.

Va me chercher ma perruque neuve, & le plus bel habit de ma garde-robe.

GUILLOT.

Oui, not' maître. (*Il rentre dans l'auberge*).

SCENE IV.

DU TAILLIS, GEORGES, M. DUPRE', CHAMPAGNE, MAD. ROBERT, ROSETTE.

M. DUPRE' *s'approchant de Georges.*

VOUS aurez joui d'une prospérité bien courte, monsieur, j'en suis fâché ; car vous me paroissez un homme de bien. Mais puisque cette grande fortune ne sort point de la famille, je ne doute pas que votre oncle ne se conduise avec vous en parent généreux & sensible.

CHAMPAGNE.

Il est bon-là, M. Dupré !

M. DUPRE' *parlant toujours à Georges.*

(*Avec intérêt.*) Je vous quitte, monsieur. (*Parlant à Georges, à du Taillis & à sa fille.*) Attendez-moi ici tous les trois. (*Parlant*

lant à Georges seul.) Vous m'inspirez de l'estime ; je serai bien aise de causer avec vous. (*Il sort.*)

SCENE V.

CHAMPAGNE, GEORGES, DU TAILLIS, MAD. ROBERT, ROSETTE.

CHAMPAGNE

Il est drôle, ce notaire !... Faire du bien à un impertinent, qui tantôt s'est donné les airs de molester son oncle, à qui il doit respect !

Madame ROBERT.

Vous auriez trop de bonté !

CHAMPAGNE.

Un vaurien, selon toute apparence, & par-dessus tout cela, mon rival, peut-être !

Madame ROBERT.

N'en doutez pas. Déjà il offroit votre fortune avec sa personne à Rosette.

CHAMPAGNE *avec colere.*

A Rosette ? Qu'il cherche un asyle & des secours ailleurs que chez moi. (*Parlant à Georges.*) Ne manque-t-il rien dans la cassette ?

GEORGES *froidement.*

Ah ! j'ai sur moi quelque argent, que j'en avois tiré pour mon usage.

CHAMPAGNE.

De l'argent ? il me le faut.

GEORGES.

Je n'y songeois pas. Le voilà, monsieur.

CHAMPAGNE.

Eh bien, mamesselle Rosette, me trouvez-vous à présent un mari digne de vous ?

ROSETTE.

Oh ! mon dieu non ! pas plus que ce matin.

CHAMPAGNE *étonné.*

Ha, ha !

DU TAILLIS *sechement.*

M. Champagne, ma fille est destinée à cet honnête homme : ils s'aiment, il est juste de les marier ensemble.

CHAMPAGNE *en riant.*

Voilà un pere & une fille d'une espece rare !

Madame ROBERT.

Pour ça oui ; pauvres & desintéressés !

CHAMPAGNE.

Vous faites la renchérie, mademoiselle, quand c'est à moi de me faire valoir ! Tant pis pour vous, tant pis pour vous ! Avec ma cassette, j'épouserois tout le monde, si je voulois. Que vous en semble, madame Robert, vous qui savez calculer ?

Madame ROBERT *lui faisant des mines.*

Vous avez bien raison ; M. Champagne.

CHAMPAGNE.

Sans aller plus loin, si je vous faisois ma cour, vous sentiriez un peu mieux le prix de mes soins, n'est-il pas vrai madame, Robert ?

Madame ROBERT *minaudant.*

Vous m'avez toujours paru fort aimable, M. Champagne.

CHAMPAGNE.

Vous ne laissez pas d'avoir aussi quelques agrémens. Oui, en vous considérant, je trouve que vous valez votre prix comme une autre. Vous êtes veuve & riche ; vous n'avez point d'enfans. Toute réflexion faite, voulez vous tâter d'un second mariage ?

Madame ROBERT.

Parlez-vous sérieusement, M. Champagne ?

CHAMPAGNE.

Oui... Vous êtes-là : tout est dit. Si vous voulez, je vous épouse.

Madame ROBERT *à part.*

Il est bien vieux & bien laid ; mais sa cassette est superbe : & serai vengée de ces deux êtres-là.

CHAMPAGNE.

Vous hésitez ?

Madame ROBERT *lui faisant la révérence.*

Bien au contraire, M. Champagne. Je sais trop apprécier l'offre que vous me faites, pour...

CHAMPAGNE *d'un air de protection.*

Voilà ma main.

Madame *ROBERT.*

Je la reçois de tout mon cœur.

CHAMPAGNE.

Mais Guillot ne vient pas. (*Il appelle.*) Guillot ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GUILLOT.

GUILLOT avec l'habit & la perruque.

ME voilà, not' maître.

CHAMPAGNE.

Allons donc.

GUILLOT.

Dame, not' maître, c'est que je ne trouvois pas.

CHAMPAGNE.

Donne-moi mon habit.

Madame ROBERT.

Votre cassette vous gêne : si vous vouliez, je l'irois déposer chez moi.

CHAMPAGNE.

Fort obligé de votre attention, madame ; mais ma cassette ne me quitte point. (*Il la pose à terre, & met un pied dessus.*)

Madame ROBERT.

Comme il vous plaira. (*Parlant à Georges d'un ton railleur.*) Eh bien, M. Georges, vous ne dites mot ; vous avez l'air pétrifié !

CHAMPAGNE *en mettant son habit.*

En effet, quoiqu'amoureux & bien traité de sa bergere, il n'a pas l'air triomphant, M. mon neveu.

Madame ROBERT.

Je le conçois : avoir mis une grande fortune aux pieds de cette beauté sans pareille !

CHAMPAGNE *en mettant sa perruque.*

Et n'avoir fait qu'un beau rêve !

Madame ROBERT.

C'est un peu contrariant (*avec le ton du persifflage.*) Mais ces pertes-là touchent peu les grandes ames.

DU TAILLIS *avec humeur.*

Madame Robert, n'insultez pas au malheur de ce pauvre jeune homme.

Madame ROBERT *toujours persiflant.*

Les grandes ames savent se passer de ce vil metal, de cette boue qu'on appelle argent.

DU TAILLIS, *brusquement.*

Oui, madame Robert, on peut se passer de richesses comme de vous.

Madame ROBERT *en riant.*

C'est un philosophe aussi, que M. du Taillis !

CHAMPAGNE *riant, & achevant sa toilette.*

Je crois qu'oui.

DU TAILLIS.

Allez au diable, & laissez-nous en repos.

Madame ROBERT.

Ils sont en colere !

CHAMPAGNE *reprenant sa cassette.*

Oh ! ils s'appaiseront !

Madame ROBERT.

Je n'en doute pas. Songeons à nos affaires.

CHAMPAGNE.

Vous avez raison. Me voilà prêt : allons chez le notaire. (*D'un ton moqueur.*) Adieu, couple amoureux. Cet amour-là produira de grandes choses ! (*Il donne le bras à madame Robert. Ils sortent. Guillot rentre dans l'auberge.*)

SCENE VII.

DU TAILLIS, GEORGES, ROSETTE.

DU TAILLIS.

COMME ça vous est insolent ! Si ce n'étoit la prudence... (*Il fait avec son bras le geste de battre.*) Eh bien, mon camarade ?

GEORGES.

Eh bien, M. du Taillis ?

DU TAILLIS.

Vous voyez que la fortune est une capricieuse ?

GEORGES.

Oui : elle se plaît à culbuter les uns, pour élever les autres.

DU TAILLIS.

Le monde eſt ainſi fait.

GEORGES.

Ce qui m'arrive eſt inoui peut-être ! j'en ſuis accablé !

DU TAILLIS.

Penſez-vous que cela empêchera votre mariage avec ma fille ?

GEORGES *vivement.*

Ah ! que me parlez-vous de mariage ! Je ne peux plus faire le bonheur de Roſette ; je renonce à celui de la poſſéder.

DU TAILLIS.

Y renoncer ! ça ne ſera pas, ça : qu'en dis-tu, ma fille ?

ROSETTE *avec le plus grand attendiſſement.*

Ce matin, je n'imaginois rien de ſi doux que de partager votre mauvais deſtin. J'en fais l'aveu. Penſez-vous, Georges, que de tels ſentimens puiſſent changer en ſi peu de temps ?

GEORGES *vivement, mais bien pénétré.*

Plus vous me montrez de généroſité l'un & l'autre, plus je m'impoſe la loi de n'en abuſer jamais. Le ciel doit aux vertus de Roſette un époux qui lui faſſe couler des jours fortunés ; & quel ſeroit ſon ſort avec un mari tel que moi ?

DU TAILLIS.

Celui d'une fille ſage qui épouſe un homme de bien. Ne l'êtes-vous pas homme de bien ?

GEORGES *très-vivement.*

Sans doute ; mais en ſuis-je moins une victime conſtante de l'adverſité ?

DU TAILLIS.

L'adverſité vous fait quelque choſe, à vous que j'ai cru ſi raiſonnable ? Vous m'étonnez ! N'y a-t-il pas des millions d'hommes ſur la terre, cent fois plus à plaindre que vous ?

GEORGES.

J'en conviens.

DU TAILLIS.

Si vous veniez de perdre un bras ou une jambe, je pourrois vous dire : c'eſt un malheur, ça ; mais quelques ſacs de monnoie de plus ou de moins, eſt-ce donc là de quoi déſoler un honnête homme ?

GEORGES *avec la plus grande ſenſibilité.*

Je ſerois digne de tous vos mépris, ſi s'étoit pour moi que je regrettaſſe le bien que je perds. J'ai connu le contentement au ſein de la pauvreté. Mais il eſt au monde un bonheur ſuprême, celui de compter les objets que l'on aime, parmi les heureux que l'on fait ; ce bonheur inexprimable, je commençois d'en jouir, & ce n'a été que l'illuſion d'un moment.

DU TAILLIS.

Vous êtes privé d'un plaiſir, à la bonne heure ; mais croyez-moi, jeune homme, quand on a ceci tranquille, (*il met la main ſur ſon cœur*) on ne peut pas, non, non, on ne peut pas être malheureux.

GEORGES *très-vivement, & même avec un peu d'emportement.*

Vous avez raiſon pour l'homme qui vit iſolé ſur la terre ; mais ſi vous tenez à d'autres objets par les nœuds les plus doux, & que vous n'ayiez que des maux à leur faire partager, vous défendrez-vous alors d'une douleur légitime ? Peut-être ne ſentez-vous pas comme je le ſens d'avance, le tourment affreux de voir une épouſe, des enfans qu'on chérit plus que ſoi-même, livrés à tous les maux qu'entraîne la miſere ?

DU TAILLIS.

La miſere ! Doit-on la craindre, quand on a de la jeuneſſe, des bras & du courage ?

GEORGES *vivement.*

Le travail ne m'épouvante point. Elevé dans les fatigues de la vie champêtre, ce ſeroit avec joie que je verrois mes ſueurs arroſer la terre, ſi j'étois ſûr qu'elles duſſent faire naître quelques fleurs ſous les pas de votre fille ; mais ne ſavez-vous point qu'il y a des hommes à qui rien ne réuſſit jamais, & qu'une eſpece de malédiction pourſuit juſques dans les objets qui les intéreſſent ? Ne voyez-vous pas qu'un éclair de bonheur ne vient de luire à mes yeux, que pour me faire entrevoir l'abîme où je ſuis plongé ? Voulez-vous y tomber avec moi ?

DU TAILLIS.

Dites-moi donc : eſt-ce ainſi que vous répondez à notre amitié ?

GEORGES. (*Son déſeſpoir augmente.*)

Je connois tout le prix de cette amitié ſi noble & ſi déſintéreſſée : elle vous aveugle ſur mon ſort. Mes amis, mes chers amis, laiſſez-moi, je vous en conjure.

DU TAILLIS.

Vous laiſſer !

GEORGES *avec un déſeſpoir concentré.*

Que dis-je ! c'eſt à moi de fuir. (*Sentencieuſement.*) Quand on ne peut vivre auprès de ceux qu'on aime ſans leur communiquer l'influence d'une étoile funeſte, il faut mettre entr'eux & ſoi un eſpace éternel.

DU TAILLIS.

Perdez-vous l'eſprit ?

GEORGES *s'approchant de Roſette.*

(*Du ton le plus doux & le plus attendri ; mais vivement*). O vous, qui ſerez toujours regrettée, toujours adorée ! vous, dont l'image charmante ne mourra dans mon cœur qu'avec mon cœur lui-même, recevez mes derniers adieux. (*Il veut s'en aller*).

ROSETTE *jetant un cri, & fondant en larmes.*

Mon pere ! il s'éloigne !

DU TAILLIS *vivement & avec fermeté.*

Où allez-vous ?

GEORGES.

Où m'entraîne la loi immuable du deſtin.

DU TAILLIS.

Vous ne vous en irez pas.

GEORGES *d'un ton ferme.*

Penſez vous qu'il y ait quelqu'un ſur la terre qui puiſſe empêcher ma deſtinée de s'accomplir ? (*Il s'éloigne.*)

DU TAILLIS *d'un ton preſque courroucé & ſe mettant au-devant de Georges.*

Oui ; & ce quelqu'un-là, c'eſt moi, c'eſt le pere du Taillis. (*Avec le cri du ſentiment.*) Tu ne nous quitteras jamais, mon ami Georges !

GEORGES *ſe précipitant dans ſes bras.*

Ah ! mon pere !

SCENE VIII.

LE NATURALISTE, DU TAILLIS, GEORGES, ROSETTE.

DU TAILLIS.

VOILA bien des façons pour demeurer avec de bonnes gens qui veulent être tes amis !

LE NATURALISTE *ſortant du cabaret.*

Je ſuis tombé dans une bonne auberge, grace au ciel ! (*Il vient ſur le devant de la ſcene*).

DU TAILLIS *un peu bruſquement.*

Georges, venez.

LE NATURALISTE *fixant Georges.*

Me trompé-je ? mon voleur !

DU TAILLIS *prenant Georges ſous le bras.*

Venez, venez avec nous.

LE NATURALISTE.

Je ne me trompe pas... Il ſe ſera évadé ! Bon, M. le garde, arrêtez ! arrêtez ce miſérable ! c'eſt le voleur de ma valiſe !

DU TAILLIS.

Ho, ho ! l'homme à la valiſe ! d'où diable ſort-il ?

LE NATURALISTE.

Tenez-le bien !

DU TAILLIS *en riant.*

Il ne s'en ira pas, j'en réponds.

LE NATURALISTE.

Ha, ha ! tu cherchois à te ſouſtraire au glaive de la loi ? (*Parlant à du Taillis.*) Comment s'eſt-il échappé ? Je vais appeler main-forte : à la garde, à la garde, à la garde.

(*Les Cavaliers paroiſſent.*)

DU TAILLIS.

Doucement, monſieur ! je crois que vous n'êtes pas inſtruit de la ſuite de votre affaire. Ce jeune homme a paru devant le Juge ; & ſur la déclaration de deux malfaiteurs que j'ai moi-même arrêtés, & qui ſont, de leur propre aveu, les ſeuls auteurs du vol de votre valiſe, ſon innocence a été reconnue, & on lui a rendu la liberté.

LE NATURALISTE *confondu, à Georges.*

Ah ! pardon, Monſieur ! les apparence dépoſoient contre vous. Je vous ai tenu des diſcours offenſans ; j'en ſuis fâché, & je vous prie d'en recevoir mes excuſes.

GEORGES *très-honnêtement.*

Ne parlons plus de cela, monsieur. J'ai pour maxime d'oublier les injures, & de ne me souvenir que des bienfaits.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. DUPRÉ.

M. DUPRÉ.

MONSIEUR Georges, je vous ai prié de m'attendre : je viens vous déclarer que je ne peux souffrir qu'un jeune homme plein de vertu, soit, sous mes yeux, victime de l'infortune : venez chez moi, je vous offre ma maison... (*Se retournant.*) Que vois-je? le porteur de la cassette ! Vous êtes ici, monsieur !

LE NATURALISTE.

J'y suis bien malgré moi, je vous assure.

M. DUPRÉ.

J'ai su qu'une fâcheuse aventure vous avoit obligé de reparoître dans le canton ; mais je vous croyois reparti.

LE NATURALISTE.

C'étoit bien mon intention en quittant la forêt ; mais la recherche de ma valise avoit tellement harassé mon pauvre cheval, qu'il est mort de la lassitude sur le grand chemin. Forcé de prendre le coche qui n'arrivera que demain, je suis revenu ; j'ai vu cette auberge, & j'y suis entré. Me voilà bien restauré, bien reposé, & tout prêt à partir. Eh bien, M. le notaire, avez-vous trouvé l'homme aux cinq cent mille francs ?

M. DUPRÉ.

Oui, monsieur ; déjà même il est en possession de la cassette.

LE NATURALISTE *gaîment.*

Tant mieux. Vous êtes expéditif, à ce qu'il paroît !

M. DUPRÉ.

Peu s'en est fallu que je ne fisse une grande mépriſe ; car monsieur porte aussi le même nom.

LE NATURALISTE *avec intérêt.*

Comment ! il se nomme Mathurin Georges du Rocher ?

GEORGES *honnêtement.*

Oui, monsieur.

M. DUPRÉ.

Et je lui avois d'abord remis la cassette ; mais le maître de cette auberge (*indiquant l'auberge.*), frere du pere de monsieur, & se nommant comme lui, a donné des renseignemens plus certains, & la somme lui a été adjugée.

LE NATURALISTE *avec feu.*

Eh, monsieur, l'homme à qui j'apportois cette somme, n'est point un aubergiste, c'est un jeune philosophe.

M. DUPRÉ.

Un philosophe ! je n'en connois pas ici.

LE NATURALISTE *encore plus vivement.*

Il revenoit d'Ispahan, capitale de la Perse, quand il est repassé en France.

GEORGES *vivement.*

Eh, Messieurs, j'en arrive.

LE NATURALISTE *avec chaleur.*

D'Iſpahan ?

GEORGES.

Oui, monſieur. C'eſt à Iſpahan même que j'ai laiſſé M. de Limours, un ſavant bien connu, avec qui je voyageois.

LE NATURALISTE *avec chaleur.*

M. de Limours ! Voilà l'homme à qui il faut donner les cinq cent mille livres. Liſez, M. le Notaire.

M. DUPRÉ *lit.*

» Je charge M. Pompéïa...

LE NATURALISTE.

C'eſt mon nom.

M. DUPRÉ *continuant de lire.*

» Dont la probité m'eſt bien connue, de dépoſer chez le » notaire du village des Murs, ou d'un village voiſin, cinq » cent mille livres, pour être délivrés à Mathurin Georges du » Rocher, âgé de trente ans, qui a parcouru avec moi l'Aſie, » l'Afrique, &c. LIMOURS.

TOUS LES ACTEURS *vivement.*

Ah ! grand Dieu !

M. DUPRÉ *au Naturaliſte.*

Mais, monſieur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de ſuite ?

LE NATURALISTE *vivement.*

Pourquoi ? pourquoi ? Parce que ce n'eſt point dans l'étalage de la bienfaiſance, qu'un homme tel que M. de Limours, cherche le prix de ſes bienfaits. En enrichiſſant ce jeune homme, il vouloit que ſon nom fût ignoré. A ce trait, M. le notaire, reconnoiſſez un vrai philoſophe.

GEORGES.

Mais, monſieur, ce ſavant reſpectable avoit tout perdu à l'époque de notre ſéparation ?

LE NATURALISTE.

Je le ſais ; mais en arrivant à Marſeille, la mort de ſon frere, riche négociant de cette ville, l'a rendu maître de trois millions de bien. (*Appellant.*) M. l'aubergiſte, M. l'aubergiſte ? Ah il faut qu'il reſtitue !

M. DUPRÉ *vivement.*

A l'heure même. Je l'ai laiſſé chez moi avec mon clerc, qui dreſſe ſon contrat de mariage. Je vais le chercher... Mais le voici juſtement, avec mad. Robert, & ce qu'il y a de plus heureux, avec la caſſette. (*Aux cavaliers.*) Mes amis, lorſqu'il s'agira de la lui faire rendre, ne le perdez pas de vue, c'eſt eſſentiel.

SCENE X.

DU TAILLIS, GEORGES, LE NATURALISTE, M. DUPRÉ, ROSETTE, CHAMPAGNE, MADAME ROBERT, LES CAVALIERS.

DU TAILLIS *en riant.*

EH bien, M. Champagne, vos diſpoſitions ſont-elles faites ?

CHAMPAGNE.

Oui, les articles du contrat ſont dressés & ſignés.

Madame ROBERT.

Madame ROBERT *à part.*

Et il y a un dédit de cinquante mille livres, payables tout de suite, par celui des deux contractans qui retireroit sa parole.

CHAMPAGNE.

Madame Robert a paru desirer cet arrangement, & quoique le plus riche, j'ai bien voulu en passer par-là. Mais que faites-vous donc ici avec ces bonnes gens, M. Dupré?

LE NATURALISTE.

Je vais vous le dire, M. l'aubergiste.

CHAMPAGNE *avec hauteur.*

Je ne suis plus aubergiste, monsieur, entendez-vous?

LE NATURALISTE.

Soyez ce qu'il vous plaira, il m'importe peu. Ce qui m'importe en ce moment, c'est.....

M. DUPRÉ.

Laissez-moi m'expliquer. Vous avez la cassette, M. Champagne? (*Les Cavaliers l'entourent.*)

CHAMPAGNE.

Ma cassette! pardié! la voilà!

M. DUPRÉ *tendant la main.*

Voyons, montrez. Avez-vous de la méfiance?

CHAMPAGNE *voyant les Cavaliers.*

Moi, M. Dupré, point du tout. (*Il laisse prendre la cassette.*)

M. DUPRÉ.

Tenez, M. Georges, reprenez votre fortune. (*Il lui donne la cassette.*)

CHAMPAGNE.

Sa fortune! c'est une mauvaise plaisanterie que vous faites-là, M. le notaire! (*Il s'élance.*) Ma cassette! (*Les cavaliers l'arrêtent.*)

M. DUPRÉ.

Je ne plaisante point. Je restitue à votre neveu ce qui est à lui bien légitimement.

Madame ROBERT.

Quelle indignité (*Elle veut arracher la boëte des mains de Georges.*) Rends-moi la cassette. Perfide!

GEORGES *la repoussant doucement, en souriant.*

Non pas, s'il vous plaît, madame Champagne. Je ne peux m'en dessaisir en votre faveur. M. le notaire, veuillez bien la reprendre & la garder chez vous jusqu'à nouvel ordre.)

(*Le Notaire la reprend.*)

CHAMPAGNE.

Pas de mauvais tour, au moins, M. Dupré! (*D'un ton furieux.*) Je veux mon argent!

M. DUPRÉ *fermement.*

Il ne vous appartient pas.

CHAMPAGNE *hors de lui.*

Il ne m'appartient pas!

LE NATURALISTE *avec fermeté.*

Non, monsieur mon Hôte, il ne vous appartient pas. Je suis le porteur de la cassette.

CHAMPAGNE *tout ébahi.*

Vous ?

LE NATURALISTE.

Moi-même, & ce n'eſt point à vous ; c'eſt à votre neveu que j'ai dû le faire parvenir.

Madame *R* O B E *R* T *avec un cri.*

Ah ! quel tour infernal !

CHAMPAGNE *anéanti.*

Eſt-il poſſible !

DU TAILLIS *en riant.*

M. Champagne, je vous conſeille de reprendre votre tablier.

CHAMPAGNE *déſolé.*

O mon dieu ! mon dieu !

DU TAILLIS.

Pourquoi vous déſoler ? Puiſque vous épouſez madame Robert, dont la richeſſe est connue, vous n'êtes point à plaindre.

Madame ROBERT.

Moi ? j'épouſerois ce vieux mâgot ! ce miſérable cabaretier

CHAMPAGNE.

Que dites-vous, madame *R*obert, vous ne m'épouserez pas ?

Madame *R* O B E R T.

Plutôt mourir !

CHAMPAGNE *fermement.*

Mourez donc tout de ſuite ; ſinon, dès demain, je ſerai votre ſeigneur & maître.

M. DUPRÉ *riant.*

Madame *R*obert aimera peut-être mieux payer le dédit de cinquante mille livres.

Madame ROBERT.

Ah ! monſieur ! c'eſt preſque toute ma fortune ! Dans quel abîme je me ſuis plongée !

CHAMPAGNE.

Comment ! madame ma future, vous ne ſentez pas mieux que ça le bonheur d'être madame Champagne ?

GEORGES.

Mon oncle, tréve de plaiſanterie. Madame *R*obert ne vouloit épouſer que vos richeſſes.

CHAMPAGNE.

Je le ſais bien.

GEORGES.

Vous ne feriez pas un bon ménage avec une femme qui ne vous auroit épouſé qu'à ſon corps défendant.

CHAMPAGNE.

Ç'a m'eſt égal.

GEORGES.

Pour éviter le malheur d'une telle union, il faut que madame Robert garde ſa fortune & ſa liberté.

CHAMPAGNE.

Pas ſi ſot de lui faire ce plaiſir-là !

GEORGES.

Je vous donne les cinquante mille livres que vous pouviez exiger d'elle.

CHAMPAGNE.

Bah !

GEORGES.

M le notaire vous les remettra. Rendez le dédit à madame Robert.

CHAMPAGNE.

A cette condition, j'y consens. (*Il tire le dédit de sa poche. Madame Robert le lui arrache des mains & le déchire en mille pieces.*)

Madame ROBERT.

O ciel ! suis je assez punie ! (*Elle se sauve furieuse & rentre chez elle.*)

SCENE DERNIERE.

CHAMPAGNE, GEORGES, M. DUPRÉ, DU TAILLIS. ROSETTE, LE NATURALISTE.

CHAMPAGNE *riant.*

Mon neveu a raison ; cette veuve-là m'auroit donné du fil à retordre !

LE NATURALISTE, *vivement.*

Je vois que Limours vous connoissoit bien, monsieur. Vous êtes digne d'avoir de la fortune.

DU TAILLIS.

Ma foi oui ! tirer d'embarras une femme qui l'a rebuté indignement ; enrichir un oncle qui vouloit le laisser mourir de faim, c'est pousser bien loin la générosité ; n'est-ce pas monsieur Champagne ?

CHAMPAGNE.

J'ai de grands torts envers mon chers neveu, je l'avoue ; mais pour les lui faire oublier, je tâcherai que le reste de ma vie soit reglé sur la sienne.

GEORGES.

Tout ce que je vous demande, mon cher oncle, c'est d'apprendre à respecter l'indigence, & à exercer l'hospitalité. (*Au Naturaliste.*) Quant à vous, monsieur, la fortune ne paroît pas vous rire extrêmement.

LE NATURALISTE *en souriant.*

Il est vrai qu'elle se venge, de tems en tems, du mépris que j'en ai toujours fait ; témoin la mort de mon pauvre cheval.

GEORGES.

La fortune n'est pas estimable par elle-même ; mais en songeant au bon emploi qu'on en peut faire, on ne doit pas rejeter ses avantages. Si vous daigniez accepter seulement le dixieme de la somme que vous m'avez apporté ?

LE NATURALISTE.

Quoi ! vous voudriez distraire encore cinquante mille francs de votre cassette ? vous vous moquez.

GEORGES.

Penſez-vous que je prétends vivre dans la magnificence ?

LE NATURALISTE.

Je vous eſtime trop pour le croire.

GEORGES.

Ce n'eſt donc point un ſacrifice que je vous fais, en vous offrant une portion de mon ſuperflu ; ce n'eſt pas même un ſervice que je vous offre, c'eſt un plaiſir que je vous demande.

LE NATURALISTE.

Votre franchiſe me plaît, monſieur. J'accepte les cinquante mille francs, & je les laiſſe entre les mains de M. le notaire. Je m'en ſervirai, Si j'en ai beſoin. Si je peux, je m'en paſſerai.

DU TAILLIS.

Bravo, mon gendre ! vous agiſſez, comme j'agirois à votre place.

GEORGES.

Et vous, belle Roſette, approuvez-vous ce que je fais ?

ROSETTE.

En doutez-vous ? quand tout ce que vous faites m'aſſure que le premier des biens pour vous, ſera le cœur de votre épouſe. (*Il lui baiſe la main.*).

GEORGES.

Que de félicité ! (*Gaîment.*) Allons, M. le notaire, apprêtez-vous à faire notre contrat de mariage.

M. DUPRÉ.

De tout mon cœur : vous méritez bien d'être heureux.

GEORGES à Champagne.

Mon oncle, ne nous quittons jamais.

CHAMPAGNE.

Jamais, jamais, mon neveu.

GEORGES.

Et vous, digne pere de Roſette, dépoſez cette arme meurtriere.

DU TAILLIS.

Mon fuſil !

GEORGES.

Oui : qu'il ne vous ſerve déſormais qu'à combattre, s'il le faut, les ennemis de la Patrie.

DU TAILLIS *en riant.*

Je ne ſerai donc plus Garde de la forêt, de cette affaire-ci !

GEORGES *avec ſenſibilité.*

Il eſt bien tems, mon brave pere, que vous vous repoſiez. (*Parlant au Naturaliſte.*) Monſieur, j'oſe exiger que vous ne nous quittiez pas avant la nôce.

LE NATURALISTE.

Oui, je reſterai. Je ne peux réſiſter au plaiſir de contempler, au moins une fois dans ma vie, l'aſſemblage unique peut-être, de la bonté, de l'amour & de la vraie philoſophie.

FIN.